

Anne TEYSSÈDRE

L'ÉLU DE DIEU



Dans la longue attente du jour où sa mission divine lui sera révélée, Marcelin, personnage odieux, narcissique, vaniteux, paresseux et dépourvu de toute qualité, vit avec sa mère qu'il tyrannise, un quotidien ordinaire et répétitif dont il se contente. Cette vie étriquée et cependant rassurante va être entièrement bouleversée à partir du jour où arrive enfin cette révélation, exprimée par Dieu lui-même. Il s'agit d'écrire le « Livre Sacré » qui sauvera le monde, une sorte de nouvelle Bible. Tandis qu'il se met au travail, nous quittons peu à peu la réalité pour aller vers un univers de plus en plus fantasque, à la fois tragique et comique. Écrire le « Livre Sacré » n'est pas une mince affaire !

Née en 1960 à Paris, Anne Teyssède, élève au Cours Simon dès l'âge de douze ans, devient à treize ans l'héroïne du film de Claudine Guilmain : *Véronique ou l'été de mes treize ans*. Plus tard, elle entre



au Conservatoire National Supérieur d'Art dramatique, puis poursuit avec passion sa carrière de comédienne (Cinéma, télévision, théâtre). Mais, après une quinzaine d'années de beaux rôles, ayant été notamment l'héroïne du film : *Conte de printemps* d'Éric Rohmer, elle se trouve contrainte d'interrompre sa carrière pour des raisons de santé. Elle se consacre alors à l'écriture, qui était depuis l'enfance une autre passion. Elle publie rapidement des nouvelles, des essais, des récits et les livres : *Chers*

absents et *Je*, très bien accueillis par la critique.

* * *

Site de l'auteur : <http://anneteysse.fr>

2

ISBN : 978-2-35157-894-0
Prix : 14 €

Code barre

Anne TEYSSÈDRE

L'ÉLU DE DIEU



Du même auteur

Article sur l'univers de Rohmer, publié dans *Les Cahiers du Cinéma* ;

Article publié dans la revue *Cinémaction* ;

Nouvelles et récits publié dans des ouvrages collectifs ou des revues littéraires ;

Essai sur le sens de l'œuvre de Rohmer, publié dans l'ouvrage collectif réalisé par Hugues Moreau, aux éditions Pierre Guillaume De Roux ;

Premier livre - *Chers absents*, éditions Persée.

Je - Editions Thierry Sajat

© Editions Thierry SAJAT
5, rue des Fêtes
75019 Paris

ISBN : 978-2-35157-894-0

Je dédie ce livre à ma mère.

Préface

Difficile, lorsqu'on est convaincu d'être un messager de Dieu, d'adopter dans la vie courante un comportement banal, surtout quand l'entourage familial a suscité votre conviction, la partage et fait tout pour faciliter votre mission. Pour aplanir les difficultés du quotidien qui pourraient faire obstacle à la bonne réception des messages de l'au-delà. Ainsi s'amorce, se développe, s'installe une manière de rituel dans lequel chacun joue son rôle immuable autour du nouveau Messie, en attendant l'achèvement de l'œuvre, cet Évangile espéré avec la ferveur que l'on devine.

Tel est le point de départ de *L'Élu de Dieu*, un roman aussi insolite qu'original. Attachant, dans la mesure où la suggestion, l'allusion, en prolongent les harmoniques. Elles lui confèrent une étonnante profondeur. En toile de fond, en effet, des questions existentielles, voire essentielles : le temporel et le spirituel peuvent-ils cohabiter sans affrontement ? L'absolu fait-il sans dommage irruption dans le relatif ? La frontière entre Paradis et Enfer est-elle si étanche qu'on le pourrait croire ? Ou encore, l'assertion de Pascal selon laquelle « *Qui veut faire l'ange fait la bête* » peut-elle être prise en défaut ?

Le talent d'Anne Teyssèdre, sa maîtrise, se manifestent en ceci que ces interrogations ne sont jamais formulées, et encore

moins leurs réponses. Nulle thèse à soutenir, mais le récit singulier d'un narrateur directement impliqué dans les aventures qu'il relate. D'où l'atmosphère dans laquelle le lecteur se trouve immédiatement plongé, un climat lourd, oppressant, générateur d'une angoisse croissante.

Or, tout l'art de l'auteur réside dans le fait que son propos pourrait être caractérisé par un seul mot : simplicité. Celle de l'intrigue, nourrie de menus événements du quotidien. Celle d'un style d'autant plus séduisant qu'il est dépourvu d'emphase. Naturel, en somme – ce qui, à y bien regarder, pourrait indiquer non point son caractère « brut », mais, à l'inverse, le comble du raffinement. Il n'est couture mieux réussie que celle qui demeure invisible.

Point n'est besoin d'être grand clerc en psychologie pour observer que ce naturel propre à la romancière est celui-là même qui faisait le charme de la comédienne favorite d'Eric Rohmer. Qu'en conclure, sinon que l'auteur de *L'Élu de Dieu* mérite le même succès que connu à bon droit Jeanne, l'héroïne de *Conte de Printemps* ?

Jacques Aboucaya

Mon père m’attendait à la sortie. Le grand jour était enfin arrivé. Cela faisait neuf longs mois qu’il attendait, neuf mois interminables durant lesquels il fut séparé de moi. Au terme de ces neuf mois enfin, jour pour jour, je sortis de mes ténèbres et quittai le ventre maternel possessif pour aller vers la lumière et vers mon père.

« Il est là ! » s’écria-t-il en voyant apparaître mon petit crâne, et, telle la grotte d’Ali Baba – chose à la merci d’un mot – le ventre s’ouvrit pour me délivrer entièrement. Le pauvre homme en fut si bouleversé qu’il se mit à crier à tue-tête : « C’est une merveille ! C’est une merveille ! ». Le bruit courut très vite dans l’hôpital qu’un ange venait de naître. « Il a un sexe ? C’est une fille ou un garçon ? » demandait-on, « C’est une merveille ! » répondaient les mieux informés. De tous côtés, les portes des chambres s’ouvraient, on sortait dans les couloirs, on cherchait la merveille en suivant le son de la voix du père qui gueulait toujours. Tandis que, dans cette chambre où je venais de naître et qui devenait le centre, le cœur même de l’hôpital, quelques blouses blanches tentaient de calmer l’insensé et que ma mère, oubliée de tous, soufflait comme une

vache, les jambes écartées et les bras pendant de chaque côté de la table d'accouchement, des mains expertes poursuivaient leur travail, coupant le cordon ombilical pour me suspendre ensuite par les pieds comme un vulgaire jambon et me poser enfin tout gluant sur le ventre flasque jouissant de sa délivrance. Quelques curieux, dans l'agitation et la confusion générales, parvinrent à s'introduire dans la chambre sainte, et se penchèrent au-dessus de moi, petite chose brailant et gesticulant sur la chair maternelle, pour voir si j'avais quelque chose de spécial et savoir à quoi ressemblait cette « merveille ». A leur grand dam, ils ne virent qu'un nourrisson rougeaud et chiffonné, à tout autre semblable. Quelques-uns cependant ébauchèrent – à tout hasard – une sorte de révérence d'une gaucherie cocasse, hésitant entre la gémulation et l'inclinaison ou les deux en même temps, partagés entre la peur du ridicule et la crainte d'offenser Dieu en ne reconnaissant pas l'un de ses anges.

Mon père, lui, n'avait pas le moindre doute : Plus qu'un ange, j'étais l'Élu. Mais, après avoir laissé exploser sa joie, il préféra se taire et ne pas éventer ce qui devait rester secret.

Peu après ma naissance, l’auteur de mes jours fut emporté brusquement par un mal inconnu.

Durant plusieurs mois, avant de disparaître de ma vie, il avait pris soin de me répéter chaque soir, penché sur mon berceau :

– N’oublie jamais que tu es l’Élu, tu as une mission divine, un jour elle te sera révélée, tu n’as qu’à attendre. Mais ne parle jamais de cela à personne, précisait toujours mon père, seuls ta mère et moi le savons, c’est un secret de famille qu’il faudra garder sans faillir jusqu’au jour où le monde te reconnaîtra.

Chaque soir, les mêmes mots, exactement, pénétraient mon esprit vierge.

Ainsi, mon père avait fait son devoir en me révélant qui j’étais, et son rôle s’arrêtait là.

La mort de ce père qui m'avait porté aux nues contraria mon amour-propre. Heureusement, ma mère, qui avait repris le flambeau, ne manquait pas de me rassurer, me répétant à son tour quotidiennement durant toute mon enfance (et jusqu'aujourd'hui d'ailleurs) que j'étais l'Élu de Dieu. Je ne me lassais pas de l'entendre.

Gavé d'amour – à en avoir parfois la nausée – j'entendais aussi : « Mon cœur, mon bébé, mon petit chéri... », j'en arrivais à oublier que je m'appelais Marcelin.

Ma constitution fragile avait encore accentué cet amour démesuré que ma mère me portait. J'étais un enfant malingre, chétif, toujours pâle, fréquemment malade et fiévreux, frileux, craintif, émotif, nerveux, capricieux, colérique, bref, comme disait ma mère : « sensible et délicat ».

« Sensible et délicat », c'était à la maison. A l'école, c'était : « petite mauviette ».

« Petite mauvietteu ! Petite mauvietteu ! » chantaient mes « camarades » en tournant autour de moi et en me bousculant les uns après les autres. Mais cela ne m'atteignait pas, je n'étais pas des leurs et m'en félicitais.

Mon arme était le mutisme. Face à mon silence et à mon inertie, ils se lassaient assez vite. Et, tandis qu'ils s'éloignaient, en quête d'autres distractions, je me vengeais secrètement en les méprisant de mon mieux, jusqu'à m'en fatiguer.

Au fond, ils n'étaient que de pauvres ignorants, ils ne savaient pas à qui ils s'adressaient, et – j'étais lucide – même si j'avais pu le leur dire, ces idiots ne m'auraient sûrement pas cru.

Finalement, dans ma grande mansuétude, je leur pardonnais.

Je ne disais rien de tout cela à ma mère car je tenais absolument à ce qu'elle me crût aimé de tous et que rien ne pût entacher l'image idyllique qu'elle avait de son petit chéri, choisi par Dieu lui-même.

Aujourd'hui adulte, à cinquante ans ou presque à l'heure où je vous parle, je vis toujours avec maman dans notre petit appartement parisien. Elle n'est pas gênante. Un peu agaçante parfois, mais depuis le temps, je m'y suis habitué.

Nous attendons toujours, avec une foi inébranlable, le jour où Dieu se manifestera pour m'investir de ma mission. Et, en attendant ce jour qui changera ma vie, nous vivons tranquillement, « dans notre petit nid douillet » dit maman qui se vante souvent de l'avoir entièrement décoré. Sa plus grande réussite : le salon-salle à manger. Rien n'a changé depuis mon enfance. Dans cette pièce centrale de la maison, un ensemble de meubles assortis en acajou qui fait la fierté de maman. De l'acajou partout ! Table et chaises, en acajou, une grande commode, en acajou, la télévision, intégrée dans un petit meuble approprié, en acajou toujours, pour le téléphone, un petit meuble d'angle, en acajou encore, et, près du côté droit du canapé, un guéridon, en acajou évidemment. Sans oublier le reste : sur la commode, l'inévitable étalage des souvenirs de vacances ; tout y est : le chalet montagnard miniature, le sabot breton, le personnage en coquillages du sud ouest, la poterie normande, et le sachet de lavande du midi qui ne sent plus rien,

au-dessus de la commode, pour unique tableau, la fameuse biche dans son sous-bois, puis les indispensables napperons en dentelle façon grand-mère sur le haut du dossier du canapé marron imitation cuir, un vieux bouquet de fleurs en tissu aux couleurs délavées dans son petit vase posé bien au centre de la table, sur un napperon encore, des rideaux en velours beige aux finitions en galon brodé de la même couleur, assortis au tissu mural pour le moins démodé, au sol enfin, une moquette marron défraîchie qui se prolonge dans le couloir, masquant un parquet ancien... Dans les autres pièces de la maison, rien n'a changé non plus. Voyons les chambres, depuis toujours identiques à peu de choses près – dans celle de maman, son grand lit datant du vivant de mon père, dans la mienne, mon lit d'adolescent, pour moi seul, cela suffit –, dans les deux chambres, disais-je, toujours la même moquette bleu ciel, qui a vécu elle aussi, toujours le même papier peint, le grand classique : sur fond blanc, des motifs bleu pastel représentant des scènes champêtres d'antan, et le même mobilier, en merisier cette fois : lits, tables de chevet, armoires et commodes. Après le règne de l'acajou, vient celui du merisier ! Et maman, là encore, n'est pas peu fière de son choix. Quant à notre cuisine exigüe, inchangée elle aussi, maman l'avait rêvée en chêne foncé, mouluré, vernis, comme c'était la mode à l'époque, mais elle dut se limiter dans ses élans de décoratrice car il fallut aménager la pièce à faible coût : avec tout ce mobilier en acajou et en merisier, déjà acheté à crédit, mes parents, ne voulant pas s'endetter davantage, n'avaient prévu qu'un budget très réduit pour le reste. Maman

dut renoncer à sa cuisine rustique et opta pour un ensemble composé de placards, d'une petite table et de deux chaises en formica imitation bois très bon marché. Du formica ! En dix-neuf cent quatre-vingt ! Pour ce qui est de la salle de bain, celle-ci est si petite que maman n'a pas pu faire grand-chose, mais elle est très satisfaite tout de même de son rideau de douche à fleurs. Dans les toilettes enfin, un papier peint – aussi démodé que le reste –, surchargé de figures géométriques orange et marron foncé sur un fond vert pomme...

Si notre « petit nid douillet » n'est pas du meilleur goût, j'y suis habitué au point de m'y être attaché, et je ne pourrais pas même envisager d'y changer quoi que ce soit.

Chaque jour, à dix heures précises, j'entends la voix de maman venant de la cuisine où elle me prépare mon café au lait et ma tartine beurrée, ne se lassant pas de me choyer depuis ma venue au monde : « Bonjour mon chéri ! C'est l'heure ! ». C'est moi bien sûr qui l'ai chargée de me réveiller. Elle ne se serait jamais permise de le faire de sa propre initiative. Dix heures, c'est une bonne heure pour se lever. Ni trop tôt, ni trop tard. « Tu as bien dormi mon chéri ? » me demande maman en me voyant arriver à la cuisine. Je lui réponds mécaniquement : « Oui, oui, très bien ». Maman sourit – elle se contente de peu – et n'ajoute rien, sachant que j'aime le silence quand je bois mon premier café au lait et fume ma première cigarette de la journée. Après le petit déjeuner, pendant que maman débarrasse la table, je retourne dans ma chambre pour m'habiller, hésitant toujours avant de décider ce que je vais mettre. Dès que je suis correctement vêtu, je me rends dans la salle de bain. Le miroir me renvoie ma beauté de grand brun ténébreux. Il faut prendre soin de la beauté. Je commence par me raser, et j'applique l'après-rasage au parfum frais. Après quoi je me lime les dents pour les égaliser. Ce n'est pas que j'ai une vilaine denture, loin de là, mais elle est perfectible. J'insiste sur les canines, je

trouve ça trop pointu les canines. Puis je me brosse les dents, avec mon dentifrice « ultra blancheur ». Enfin, je m'attaque aux cheveux. Opération délicate : je trace soigneusement une raie sur le côté gauche de mon crâne pour séparer en deux ma chevelure, que je plaque ensuite avec un peu de brillantine. Quand le résultat atteint la perfection voulue, je me plais à penser : « Une chose est sûre, c'est que je suis bien peigné. ». Ce disant, je m'aperçois que le miroir, suspendu au-dessus du lavabo, est encore de travers. Je le bouge imperceptiblement vers la gauche ou vers la droite, jusqu'à ce que l'objet trouve sa place idéale. Face au miroir parfaitement droit, je me regarde encore un peu. Satisfait, je quitte la salle de bain pour rejoindre ma chambre et faire mon lit. Que l'on fasse mon lit à ma place, ça, je ne le supporterai pas. Maman le sait. Il y a bien longtemps que je lui ai interdit, une fois pour toutes, de rentrer dans ma chambre, excepté pour y passer l'aspirateur. Je reste immobile un instant, le temps de penser : « Tout de même, je bouge si peu quand je dors... je ne comprends pas... comment peut-on mettre un lit dans un état pareil ?! ». Puis je passe à l'action : je commence par battre mon oreiller pour qu'il retrouve sa forme initiale, puis je tire et borde draps et couverture méticuleusement, profondément agacé quand persiste le moindre pli. Il m'arrive alors de refaire entièrement mon lit jusqu'à obtenir, là encore, un résultat parfait. Quand tout est à ma convenance, je m'apprête à sortir. Je suis un peu nerveux mais je me lance : j'enfile ma veste légère ou mon épais manteau selon la saison, et je prends l'argent et la liste des

courses que maman m'a laissée sur la table. Par automatisme, je la préviens que je sors, et elle me répond de sa cuisine : « Oui mon chéri, n'oublie pas l'argent et la liste des courses sur la table ! ». Avant de quitter l'appartement, je retourne dans la salle de bain pour vérifier si mes cheveux sont bien en place. Rien à dire. Ils tiennent bien avec la brillantine. Cette fois c'est sûr, je suis prêt. Je reviens dans la cuisine pour boire un verre d'eau, différant ainsi, encore un peu, le moment d'affronter le monde. Mais quand la décision finit par survenir, d'un instant à l'autre, elle est alors irrévocable. En quelques secondes, sortir devient une nécessité. Je me dirige vers la porte palière, l'ouvre, la referme aussitôt derrière moi, rejoins l'escalier pour aller plus vite qu'en ascenseur, descends avec détermination les six étages qui me séparent du rez-de-chaussée, prends mon courrier que je glisse dans la poche de ma veste ou de mon manteau, sors de l'immeuble, et me trouve enfin dehors. Inquiet les premiers instants, debout sur le trottoir, j'allume une cigarette pour me donner une contenance et me rassurer un peu. Très vite, je m'apaise, sentant avec une sorte de soulagement l'air envelopper mon visage. Le miroir, le peigne, le lit, et toutes ces choses qui veulent me retenir et m'enfermer n'existent plus. J'éprouve un sentiment de liberté. Je marche quelques minutes sur le trottoir, tranquillement ou en me pressant, selon le temps, et j'entre dans mon bar-tabac favori. J'achète d'abord mes cigarettes, puis je vais m'asseoir toujours à la même place, une petite table près de la baie vitrée. On peut voir les passants. C'est distrayant. Même l'été, lorsque tout le monde est en

terrasse, je préfère ma place à l'intérieur avec vue sur l'extérieur. Dehors, il y a toujours un souffle de vent menaçant de vous décoiffer. Ça, les cheveux hirsutes, je ne supporte pas. Quand ma place est prise, je suis très contrarié et choisis une autre table à contrecœur. Cinq minutes à peine après que je suis installé, le serveur – qui connaît depuis longtemps mes habitudes – m'apporte mon café au lait et ma seconde tartine beurrée de la matinée. J'ai des habitudes parce que j'ai des certitudes : ailleurs, le café au lait est sûrement moins bon, en tout cas, il ne peut pas être meilleur, celui-là est parfait. J'ai toujours été en quête de perfection. Lorsque j'ai fini mon café au lait – tartine beurrée, je pousse un peu la tasse et les soucoupes, nettoie la table avec la serviette en papier, et commence à ouvrir le courrier. Je lis d'abord les prospectus publicitaires, en déchire la plupart et en garde certains que je vais conserver chez moi inutilement, puis, plus sérieusement, quand il y a des factures ou des formulaires à renvoyer dûment remplis, je les survole avec découragement et les remets dans ma poche en pensant : « Je verrai tout ça à la maison... », puis je songe à d'autres choses et me laisse distraire par l'agitation environnante. Je passe environ une demi-heure au café, avant d'aller faire les courses, le temps que maman fasse son petit ménage. Je déteste être là quand maman fait le ménage, ça me rend nerveux : je la vois s'agiter partout avec son plumeau, son balai, ses éponges, et le pire, une fois par semaine, c'est l'aspirateur et le seau d'eau javellisée avec sa serpillière, l'odeur est fort incommodante et on ne sait plus où se mettre.

Quand il m'arrive de rentrer trop tôt et que maman n'a pas fini, je ne suis plus à mon aise nulle part et cela me met de très mauvaise humeur. Je déteste aussi faire les courses mais je n'ai pas le choix. Dans le temps, maman, qui en avait encore la force, tenait à s'occuper des courses en plus du reste. Mais c'est bien fini, maintenant, elle est trop vieille pour porter les sacs. Je suis donc chargé du ravitaillement, et je m'acquitte quotidiennement de cette tâche ingrate. A peine achevée l'épreuve du passage à la caisse – la file d'attente, les sacs à remplir rapidement, la monnaie qu'on n'a pas –, je m'empresse de sortir du supermarché, les bras chargés, pour rentrer chez moi au plus vite. Un passage rapide encore à la boulangerie – le pain, c'est sacré –, et je n'ai plus rien à faire dehors. Déjà la maison me manque. Heureusement, le chemin n'est pas long, cinq minutes à peine, puis, juste le temps de prendre l'ascenseur, et je suis arrivé. Dès que je suis rentré chez moi, je porte les courses à la cuisine et maman débarque immédiatement pour les ranger, en disant : « Laisse moi tout comme ça mon chéri, je vais m'en occuper ». Maman a ses petites habitudes pour le rangement ; je la laisse faire. Moi, je vais au salon. Il est onze heures et demie, c'est l'heure : sous aucun prétexte je ne raterais mon feuilleton préféré. Je m'installe sur le canapé et allume la télévision puis une cigarette pour augmenter le plaisir. Maman me rejoint après avoir fini de ranger les courses et s'installe à côté de moi avec son tricot (le tricot, c'est sa passion, elle tricote, elle tricote, des écharpes, des pulls, pour moi, la concierge, la voisine, et la

Croix rouge). Tandis que j'ai les yeux plantés dans la télévision, maman regarde tantôt l'écran, tantôt son tricot, en posant de temps en temps des questions idiotes auxquelles je réponds vaguement et brièvement jusqu'au moment où elle m'exaspère : « Mais puisque tu comprends jamais rien aux séries policières, tricote et laisse-moi regarder ! ». Maman ne pipe plus mot. Elle ne regarde même plus l'écran et tricote de plus belle. Dès que le feuilleton est fini, on s'occupe du courrier. Maman n'arrive plus à écrire, alors j'écris et elle signe, quand elle a un chèque à faire par exemple, pour l'électricité, le téléphone, l'eau, et je ne sais quoi encore... Après le courrier, en attendant l'heure du déjeuner, j'ai un temps mort, je ne sais trop que faire, j'allume une cigarette, puis je vais à la fenêtre regarder les passants, ou je m'assois à table et rêve, pendant que maman prépare le repas. Mais assez rapidement, je n'arrive plus à me distraire, je n'arrive plus à rêvasser, j'attends, avec une impatience que maman doit ressentir, à voir sa façon d'accélérer ses gestes pour finir de préparer ce repas et mettre la table. Nous déjeunons dans la cuisine en écoutant les informations à la radio. Maman y va toujours de ses petits commentaires. A peine le déjeuner achevé, j'allume encore une cigarette que je fume tranquillement pendant que maman me prépare le petit café au lait du midi, dans une tasse et non pas dans un bol. Dès que c'est prêt, je bois mon café au lait lentement, par petites gorgées, j'allume une autre cigarette et savoure ce moment de plaisir sans me laisser perturber par le bavardage de maman qui ne peut s'empêcher de jacasser pendant qu'elle débarrasse la

table et fait la vaisselle. Arrive l'heure de la sieste. « Repose toi bien mon chéri » me dit maman en regagnant sa chambre. Je m'installe sur le canapé pour ne pas défaire mon lit. Nous dormons jusqu'à trois heures. A trois heures précises, maman se réveille spontanément et vient me réveiller. Elle parle doucement pour ne pas me brusquer : « Mon chéri, c'est l'heure... ». Je sors tranquillement de mon sommeil, et me lève en m'étirant avec un soupir de bien-être. Une fois bien réveillé, je me précipite dans la salle de bain pour me recoiffer. Après la sieste, la promenade. J'emmène maman quelquefois, mais pas souvent, je lui dis que ça la fatigue trop et qu'il vaut mieux qu'elle reste à la maison. En réalité, je préfère me promener tout seul parce qu'elle marche lentement et que ça m'agace. Et puis elle est habituée, elle ne s'ennuie pas à la maison, elle profite de ma promenade pour faire sa lessive et son repassage. Je me prépare. Encore une fois je suis nerveux. De nouveau ce moment de légère angoisse avant de sortir. Après avoir mis ma veste ou mon manteau, je retourne dans la salle de bain pour vérifier encore si je suis bien coiffé, puis j'effectue mon aller-retour dans la cuisine pour boire l'indispensable verre d'eau, avant de parvenir à franchir le pas de la porte, poussé par mon désir de me retrouver, pour la deuxième fois de la journée, dehors. Je fais toujours la même promenade : hiver comme été, je vais au jardin public. Sauf quand il pleut ou qu'il fait trop froid. (Lorsque je suis ainsi privé de ma promenade, enfermé avec maman l'après-midi entière, je cherche des sujets de querelles pour m'occuper un peu.) Je ne me lasse pas de mon

petit jardin public. J'y vais d'un pas tranquille. J'y suis en dix minutes. Je me dirige directement dans la partie du jardin consacrée aux jeux pour enfants. Je m'assois sur un banc, là où je trouve de la place, au milieu des mamans qui surveillent leur progéniture. J'aime regarder ces enfants jouer dans le sable, faire de la balançoire ou du toboggan, en faisant toute sorte de bruits joyeux, j'aime regarder les mamans avec leurs bébés (quand ils ne braillent pas !). Ici, au jardin public, c'est le bonheur, comme dans les publicités. J'aime voir cette image du bonheur, mais de là à vivre avec femme et enfants, ça, non. Je n'ai pas besoin de m'encombrer d'une femme, les femmes, ça exige un tas de choses contraignantes ou coûteuses : il faut sans cesse faire attention à elles, il faut leur offrir des fleurs, les emmener au restaurant, au cinéma et je ne sais quoi encore... Quant aux enfants, ils sont mignons au jardin public, quand ils jouent dans leur bac à sable, mais à la maison, c'est une autre affaire ! Et puis ils font exprès de vous poser toujours des questions auxquelles vous ne savez pas répondre. Au bout d'une demi-heure environ, satisfait de ma sortie et n'en désirant pas plus, je rentre à la maison. Dès mon arrivée, juste après avoir fermé la porte d'entrée derrière moi, j'entends maman me dire de la cuisine : « Tu as fait une bonne promenade, mon chéri ? Tu étais au jardin ? », « Oui, oui, comme d'habitude » dis-je comme d'habitude, en retirant et rangeant dans le placard mes souliers et ma veste ou mon manteau. Puis j'enfile mes chaussons et je m'installe sur le canapé pour me reposer un peu et fumer une cigarette, pendant que maman, non sans mal,

replie sa table à repasser et, tout aussi laborieusement, la remet à sa place avec le fer à repasser dans un placard réduit et bondé de choses et d'autres – je pourrais l'aider mais je n'en fais rien : je pense à elle, elle vieillit, je voudrais, comme elle le souhaite elle-même, qu'elle puisse garder son autonomie le plus longtemps possible. Arrive l'heure du goûter. Maman s'affaire de nouveau dans la cuisine où nous prenons, à quatre heures et demie précisément, notre petite collation. Tout en buvant son café au lait et mangeant sa tartine, maman, qui ne peut pas se retenir longtemps de parler, engage la conversation en lançant deux ou trois banalités, puis elle continue dans sa lancée, semblant faire d'un jour à l'autre des concours de lieux communs. J'acquiesce d'abord sans argumenter et, profitant d'un silence, j'aborde de but en blanc un sujet qui demande réflexion, juste pour le plaisir de voir son air effaré et son regard perdu. Et si la pauvre femme ne comprend rien dès que l'on sort des banalités du quotidien ou des clichés, ce n'est pas faute d'essayer, je vois bien qu'elle fait de son mieux, elle écoute attentivement ce qu'on lui dit mais n'entend qu'un assemblage de mots qui pour elle n'a pas de sens. Elle ne sait que répondre et son embarras m'amuse, mais je ne fais pas durer la torture trop longtemps – je me lasse assez vite de ce petit jeu – et je passe à autre chose, à son grand soulagement. Nous finissons gentiment notre goûter en parlant de la concierge qui sent fort ou d'une star qui a vieilli. Pendant que je fume une cigarette, maman débarrasse et nettoie la table, puis nous nous rendons au salon et nous installons cette fois autour

de la grande table pour jouer au scrabble. Je suis un peu las de gagner toujours, mais ça change un peu de la télévision. Maman est bonne perdante ; d'ailleurs, elle se fiche de gagner ou de perdre, elle aime jouer. Parfois, elle invente des mots, et quand je lui prouve, dictionnaire à l'appui, que son mot n'existe pas, elle rit comme un enfant (ça me fait toujours un effet bizarre d'entendre quelqu'un rire, parce que moi, je ne sais pas ce que c'est que de rire, je ne ris jamais, tout comme je ne pleure jamais, c'est ainsi.). Après le scrabble, arrive le moment de la douche. C'est très important, la douche. Je me savonne le corps et me lave les cheveux une première fois, je rince le tout, puis je renouvelle l'opération, insistant très longuement sur le dernier rinçage. Il m'est toujours un peu difficile de m'arrêter et de fermer le robinet. Je ne supporterai pas qu'il reste la moindre trace de savon qui pourrait irriter ma peau délicate. Après être enfin sorti de la douche, j'enfile mon peignoir et me recoiffe soigneusement. Dès que je quitte la salle de bain, maman y entre pour suspendre son linge sur le sèche-linge qu'elle déplie dans le bac à douche. Puis, sans perdre un instant, elle regagne sa cuisine. Elle sait que j'ai faim après l'heure de la douche et que je n'aime pas attendre. Je vais dans ma chambre pour mettre mon pyjama, ma robe de chambre, et ranger mes vêtements, pendant que maman prépare le dîner (maman, elle, préfère prendre sa douche tôt le matin parce qu'elle transpire la nuit). Je sors de ma chambre et le dîner est prêt. Pendant que maman met la table dans la cuisine, je lui lis le programme de la soirée à la télévision et nous faisons notre choix, ou plutôt, je

fais mon choix, après que maman s'est empressée de me dire : « Oh, ben tu mettras ce que tu voudras mon chéri, moi de toute façon, devant la télévision, je tricote... ». Je m'installe à table, maman me sert puis se sert, et s'assoit, se gardant bien de prononcer le fameux « Bon appétit » qui m'exaspère au point qu'elle se rappelle l'interdit – en cas d'oubli – à mon seul regard. Après le dîner, nous nous rendons au salon pour y passer la soirée. Bien installés sur le canapé, nous regardons d'abord le journal télévisé. Parfois, au milieu de ses inévitables commentaires, maman, grave tout à coup, me dit : « Vivement que ta mission te soit révélée... Quand on voit le monde ! » et je réponds : « Ça viendra en son temps ». Là, nous nous comprenons, nous nous rapprochons, car nous sommes seuls à savoir qui je suis et gardons ainsi, année après année, notre divin secret, comme le voulait mon père. Quand arrive le moment de la météo, on ne parle plus, on écoute. Mais dès que c'est fini, maman s'emballa : « Le temps est complètement détraqué maintenant ! C'était pas comme ça à l'époque de mon enfance. L'été, c'était l'été, l'hiver, c'était l'hiver... ». Je n'écoute plus. Puis je regarde les publicités tandis que maman en profite pour débarrasser la table et faire la vaisselle. J'adore les publicités, tous ces gens heureux, joyeux, ce monde où tout est beau. Quand ça s'arrête, les choses sont moins légères tout à coup. Je n'aime pas ce moment, je le fais passer avec une cigarette encore. Et puis c'est en même temps le moment délicat où la journée s'achève et la soirée commence, il faut s'adapter à une nouvelle ambiance. Maman me rejoint avec son tricot. Juste

avant que ne commence le programme choisi, au moment du générique, je la mets en garde : « Tu ne me poses pas trente six questions, hein ! » « Non, non, s’empresse-t-elle de répondre, je dirai rien, c’est promis. » Dès que le générique s’achève, connaissant maman, j’ajoute pour lui enfoncer dans le crâne : « Ça y est, maintenant, on regarde et on se tait ». Tandis que j’ai les yeux rivés à l’écran, maman le regarde toujours par intermittence, levant de temps en temps les yeux de son tricot. Je la sens faire de grands efforts pour tenir sa parole, et je sais bien qu’elle ne pourra pas s’empêcher, à un moment ou à un autre, de me poser une question ou de faire un commentaire. Ça ne rate jamais. Je lui réponds n’importe quoi pour avoir la paix, et maman, en pleine confusion, n’insiste pas. Quand le film ou l’émission s’achève, celle-ci m’annonce comme une nouvelle qu’elle va se coucher. Elle vient m’embrasser sur la joue – je m’en passerais bien mais je lui accorde ce petit rituel auquel elle semble très attachée – en m’adressant ses « Bonne nuit mon chéri, dors bien mon cœur... » qui pourraient se répéter sans fin si je ne la coupais pas pour lui dire : « Bonne nuit maman, à demain. » C’est une sorte de code qui veut dire « Stop ». Il y a là en effet un accord tacite entre nous et maman s’arrête instantanément – à contrecœur sans doute –, concluant à son tour « A demain » avant de disparaître du salon. Je peux enfin regarder la télévision sans être dérangé. Je ne m’en prive pas. Dès qu’un programme s’achève ou commence à me lasser, je change de chaîne. Je regarde le petit écran jusqu’à l’écœurement, en fumant jusqu’à m’étouffer. Lorsque je suis

ainsi gavé, en général vers minuit, j'éteins la télévision, les lumières, et je me rends dans la salle de bain pour me laver les dents avec mon dentifrice « ultra blancheur ». Enfin, je vais me coucher, content de ma journée et fier d'avoir la patience d'attendre ainsi, jour après jour, la révélation de ma mission divine.

Et puis il y a les journées qui sortent de l'ordinaire : le dimanche et les jours de fête.

Pour ces journées à part, maman et moi recevons ma tante. Cette dernière ne nous invite jamais car elle habite un petit studio – on ne serait pas à notre aise –, et vit là dans un désordre dont elle dit avoir honte.

– J'accumule des choses, des papiers, et je ne sais plus où les ranger, précise-t-elle parfois pour se justifier.

Petites et rondes, des visages de vieilles dames quelconques, ayant peu à peu remplacé leurs visages de jeunes femmes quelconques, des cheveux gris depuis longtemps, ma tante et ma mère se ressemblent. Tout de même, ma tante a l'air plus éveillé que sa sœur.

Autant je raffole des fêtes, en particulier Noël et mon anniversaire, autant les dimanches m'ennuient.

Comme les jours de la semaine, comme les jours de fêtes, comme tout ce que je connais, les dimanches se déroulent toujours de la même façon :

Je traîne au lit jusqu'à onze heures environ (maman a pour instruction de ne pas me réveiller ce jour-là). Je n'y prends pas vraiment plaisir, en fait, je retarde le moment de me lever pour raccourcir un peu cette journée qui, je le sais, sera longue et fastidieuse. Quand j'en ai assez de me tourner et de me retourner sans retrouver la position idéale que j'avais en dormant, je me lève, sans enthousiasme. Je retrouve inévitablement maman dans la cuisine.

– Bonjour mon chéri, j'espère que tu as bien dormi, aujourd'hui c'est dimanche, on va passer un bon moment, me dit-elle gaiement.

Et je réponds imperturbablement, d'un ton neutre :

– Je m'en réjouis.

Inutile de dire que maman n'a jamais perçu mon ironie et croit que cette journée me met en joie, comme elle.

Après cet échange sans surprise, je prends mon petit déjeuner au ralenti : le dimanche incite à la lenteur, on a le temps. Pour ma part, mon bistrot est fermé, je n'ai pas de courses à faire – petite compensation –, et mon feuilleton n'est pas diffusé le dimanche. Quand j'en ai fini avec mes cafés au lait et mes cigarettes à répétition, je me prépare avec lenteur encore et fais mon lit de même. Puis, je n'ai plus rien à faire. Je regarde par la fenêtre un certain temps, pendant que maman prépare un repas léger – « Il faut garder un peu d'appétit pour le goûter ». Après le déjeuner, nous nous rendons au salon pour regarder la messe dominicale à la télévision. Vient ensuite l'heure de ma sieste. Je m'endors profondément, m'épargnant,

encore une fois, l'ennui qui me guette, pendant que maman prépare sa petite réception. Lorsqu'elle me réveille, tout est prêt : la table est dressée, nappe blanche, vaisselle blanche, un assortiment de biscuits, le même depuis toujours. Il n'y a plus qu'à attendre, en fumant bien sûr, tandis que maman figole quelques détails.

A quatre heures vingt, ma tante, incapable d'être ponctuelle, finit par arriver, avec à la main son petit paquet venant de la boulangerie. C'est toujours elle qui apporte le gâteau, elle y tient absolument, « pour participer », précise-t-elle parfois.

Après un moment d'agitation, d'abord les inévitables embrassades, puis débarrasser ma tante de ses effets, apporter le gâteau à la cuisine, nous finissons par nous attabler au salon. A peine assises, ma mère et ma tante attaquent la conversation. Et c'est parti : une heure au moins de bavardage tout en se gavant de gâteau, de biscuits, de jus d'orange, et de café avec ou sans lait au choix. Moi aussi je me gave, au début par gourmandise, puis pour m'occuper, entre deux cigarettes. Je les laisse parler sans jamais intervenir, d'ailleurs, je n'aurais rien à leur dire. Il paraît que telle star est entre la vie et la mort ou que telle autre nage dans le bonheur : mariage, bébé, dans un luxe qui fait rêver, à part ça, on a eu un sacré rhume à cause de ce temps, ou l'on ne supporte plus la chaleur, puis l'on commente l'actualité à coup de clichés et en particulier les faits divers dont on se délecte en se disant horrifié.

Quand la conversation s'épuise – momentanément –, on en arrive à moi. Ma tante ne peut pas s'empêcher de me chercher des noises. Tenez, dimanche dernier encore, elle m'a demandé pour la énième fois en prenant son air innocent :

– Et pourquoi tu ne chercherais pas un petit travail ? Même à mi-temps..., ça t'occuperait, et puis financièrement, ça ne vous ferait pas de mal...

– Oh, arrête avec ça ! est intervenue maman pour me venir en aide.

Mais je n'avais pas besoin d'aide. Pour la première fois, j'ai daigné lui répondre :

– Ce que je dois faire ne se trouve pas dans le monde du travail.

– « Ce que tu dois faire ? », a-t-elle insisté, et c'est quoi ce que tu dois faire ?

Cette fois, pris au dépourvu et ne pouvant pas révéler mon secret, je n'ai su que répondre. Pour ne pas me laisser dans l'embarras, mais aussi pour me défendre comme elle le fait toujours, maman s'est empressée de dire :

– Mais tu sais bien qu'il est beaucoup trop fragile pour travailler, il est tout le temps malade : des gripes, des angines, des maux de tête...

Ma tante, qui n'est pas femme à se laisser attendrir par ma santé délicate, n'a pas cédé :

– Oh, c'est pas un rhume ou un petit mal de tête qui empêche de travailler...

– Et puis financièrement, a repris ma mère, entre l'appartement que nous a laissé papa et ma retraite, on se débrouille très bien.

Ma mère ayant réponse à tout dès qu'il s'agit de moi, ma tante finit toujours par abandonner. Mais elle ne cesse alors de me regarder avec son œil réprobateur. Que pense-t-elle quand elle me regarde ainsi ? Que je suis paresseux, j'en suis sûr, peut-être même que je profite de maman ! Si elle savait qui je suis, nul doute qu'elle me verrait d'un autre œil. Elle comprendrait que je ne peux pas travailler dans ma position, elle comprendrait que je dois attendre, seulement attendre. Mais je ne dois rien dire, même si ça me démange, et je ne peux que la laisser se comporter avec moi comme si j'étais quelqu'un d'ordinaire. Cela m'est déjà très pénible, mais le pire est qu'elle finit parfois par me faire douter de moi-même. Dans ces moments de doute, selon que je me vois dans les yeux de ma tante ou dans ceux de ma mère, je ne suis pas le même. Dans le regard de l'une, je ne suis qu'un homme pétri de défauts, dans celui de l'autre, je suis le fils idéal doublé de l'Élu de Dieu. Finalement, face à ces deux portraits, j'évacue le doute assez vite : je choisis évidemment de me voir dans les yeux de ma mère, et l'affaire est réglée.

Lorsqu'on me fout la paix, je ne suis pas au bout de mes peines : la conversation reprend, pour une éternité encore, les deux sœurs sont infatigables, et ça parle, et ça parle... des êtres humains qui sont capables du meilleur et du pire, des extra-terrestres qui sont sûrement plus évolués que nous, de la chance

qu'on a de vivre en France quand on voit tout ce qui se passe dans le monde, des pauvres Africains qui meurent de faim dans leur pays mais qu'on ne peut quand même pas accueillir tous ici, de la vie qui a bien changé depuis notre jeunesse, et j'en oublie... Le temps avance de plus en plus lentement, la fatigue me gagne, je n'écoute plus, je fume sans interruption, et j'attends fébrilement le moment – vers six heures et demi – où ma tante finira par dire :

– Je vais pas tarder à y aller...

A partir de cette phrase, c'est le début de la fin : un certain temps encore – un quart d'heure au moins – pour que tout le monde se lève, que ma tante se bagarre avec ma mère en rapportant deux ou trois choses à la cuisine, que l'on se dirige lentement vers l'entrée en se remerciant et se félicitant d'avoir passé un si bon dimanche ensemble, que ma tante mette sa veste ou son manteau selon la saison et récupère son sac à main, que les deux sœurs discutassent de nouveau un moment devant la porte d'entrée, et que l'on s'éternise en embrassades, avant qu'elle s'en aille enfin.

Ce n'est pas que je n'aime pas ma tante, non, mais au bout d'une après-midi à entendre son avis sur tout et sur rien s'ajoutant à celui de ma mère, on comprendra que j'ai hâte de retrouver ma tranquillité.

Dès que ma tante est partie, soulagé, j'allume la télévision et m'installe sur le canapé, la télécommande à la main, pendant que maman débarrasse la table avant de faire la vaisselle. Nous reprenons ainsi nos petites habitudes...

ANoël, ma tante n'est pas comme le dimanche, elle laisse tomber son ironie et me dit même des choses agréables. C'est sans doute un effet du fameux « esprit de Noël »... Ah ! Noël ! Chaque année, à l'approche de Noël, je suis dans tous mes états ! Je crois que j'aime autant les préparatifs de la fête que la fête elle-même. Ces décorations lumineuses partout, dans les rues, dans les magasins, ça me rend euphorique.

Il ne faut pas s'y prendre trop tard pour l'achat des cadeaux, début décembre déjà, les magasins sont bondés, et ça va de mal en pis jusqu'à Noël ! Mais je ne suis pas de ceux qui vont se précipiter au dernier moment pour se retrouver dans la cohue et attendre une heure à la caisse. Moi, j'achète mes cadeaux de Noël fin novembre. Et puis je les cache dans l'armoire de ma chambre, en attendant le moment de les offrir.

Environ dix jours avant le réveillon, j'achète le sapin. Je mets un temps fou à le choisir : pas trop petit, pas trop grand, bien garni, sinon parfaitement symétrique, du moins équilibré et harmonieux. Lorsqu'enfin j'ai fait mon choix, je rentre à la maison rapidement, mon sapin idéal sous le bras, pressé de le décorer. A peine arrivé, juste après avoir retiré et rangé manteau, écharpe, et souliers, j'installe le sapin dans le salon, à

sa place : bien en évidence entre les deux fenêtres, puis je vais chercher dans le placard le carton rempli de décorations, je l'ouvre, regarde un instant, émerveillé, comme si je découvrais à chaque fois un trésor, et me mets joyeusement au travail. Maman me regarde sans intervenir. Il est entendu entre nous depuis bien longtemps que je me charge seul de la décoration de Noël. C'est un travail très délicat que je ne confierais à personne d'autre que moi. Il ne faut pas faire n'importe quoi, il faut avoir l'œil. C'est encore une question d'équilibre : tout est dans l'art et la manière de créer cet équilibre dans la répartition des boules et des guirlandes sur le sapin, et puis, il faut avoir le sens de l'harmonie des couleurs, cela n'est pas donné à tout le monde... Lorsque j'ai fini, je contemple le résultat. Décidément, les guirlandes dorées et les boules rouges s'accordent très bien, et les lumières multicolores et clignotantes sont toujours d'un effet ! Maman ne peut être qu'émerveillée. Je m'occupe ensuite de la crèche. Je sors délicatement d'un vieux sac en plastique la fameuse étable, faite d'épais morceaux d'écorce de bois, avec les santons en vrac à l'intérieur. Pour l'occasion, maman retire de la commode sa collection de souvenirs de vacances, et je pose l'étable au milieu du meuble. Puis je place les santons – je raffole de ces figurines – : le petit Jésus d'abord, bien au centre du décor, Marie et Joseph autour de lui, chacun d'un côté de l'enfant, et l'âne et le bœuf dans le fond. J'ajoute enfin sur la commode, autour de la crèche, des petites bougies dorées que nous allumons le soir du réveillon. Une fois ma décoration terminée,

l'atmosphère de Noël est là, tout à coup, annonçant la fête. Maman, contemplant mon œuvre, ne manque jamais de me féliciter, et j'en conçois du plaisir, un plaisir mérité je crois.

Puis il n'y a plus qu'à attendre le jour J. A chaque fois, je suis impatient comme un enfant, comptant les jours qui m'en séparent.

Nous fêtons le réveillon de Noël selon la tradition :

La famille réunie, c'est-à-dire ma mère, ma tante, et moi (d'ailleurs, c'est dommage qu'il n'y ait pas un enfant ; pour Noël, un enfant, c'est bien, c'est gai, ça crée l'ambiance, ça croit au Père Noël, ça apporte de la magie ; on devrait pouvoir emprunter un de ces petits qui croupissent dans les orphelinats pour leur offrir un beau Noël ; ça ferait plaisir à tout le monde ; d'un autre côté, c'est bigrement remuant un enfant...), la famille réunie donc, tout le monde sur son trente et un, la décoration, le champagne avec les petits fours, la dinde aux marrons, la bûche glacée, les cadeaux, tout y est, sans oublier les conversations...

Il y a une différence très notable entre les conversations du dimanche et celles du réveillon de Noël. Là, enivrées par la fête bien arrosée, les deux sœurs laissent de côté les rumeurs, les malheurs du monde et le temps qu'il fait, pour se lancer dans de grands sujets, et je suis au spectacle : on parle des phénomènes qui nous dépassent et que la science ne peut expliquer – à moins que les scientifiques ne nous disent pas tout –, de la complexité du cerveau humain dont on n'utilise que dix pour cent des capacités, et surtout, de la question de l'origine du

monde et de l'homme. Sur ce sujet incontournable, ma tante s'engage chaque année dans une démonstration qui tend à prouver l'existence de Dieu (comme si cela était nécessaire !). Sinon l'ordre des mots ou des arguments, c'est toujours le même discours :

– Tout de même, quand on y pense, tous ces atomes, ces cellules, ces neurones, tout ça, c'est pas venu tout seul ! Et nous, avec tous ces organes : le cœur, les poumons, le foie, l'estomac, l'intestin, et tout ça qui marche ensemble ! Il faut bien que quelqu'un y ait pensé ! C'est quand même pas les organes qui ont décidé tout seuls comment ils allaient s'organiser ! Et dans la nature : les animaux qui mangent des végétaux, d'autres animaux qui mangent ceux qui mangent les végétaux, jusqu'à l'homme qui mange de tout... Ça c'est pas fait par hasard ! Et c'est pas leur « Big Bang » qui explique tout le reste !

Elle n'a pas tort, bien sûr, mais c'est sa façon de s'emballer qui m'amuse, et plus ma tante s'emballa, plus c'est drôle.

Tout en dégustant le repas de Noël et les niaiseries de ma mère et de ma tante, je regarde par moments le sapin illuminé, puis la crèche entourée de toutes les petites bougies allumées, et cela m'enchant, comme au temps de mon enfance. Les plaisirs ainsi se mêlent.

Vite étourdi par le champagne, je suis de plus en plus gai. Mais je sais me tenir, ce n'est pas comme les deux sœurs qui rient à tout bout de champ.

Quand le repas s'achève, nous passons aux cadeaux. Avant que nous commençons à les ouvrir, la seule vue des paquets colorés et enrubannés disposés au pied du sapin me ravit. Pour ce qui est des cadeaux eux-mêmes, je ne suis jamais déçu. Il faut dire que je déteste les surprises. Elles ne sont jamais à mon goût. Je veux toujours la même chose, et ma mère et ma tante le savent bien. Elles s'arrangent entre elles et m'offrent chaque année, pour mon plus grand plaisir, des figurines (en ivoire, en bronze, en terre cuite ou en bois peint à la main, j'en fais la collection) et mon interchangeable eau de toilette. Quant à mes cadeaux pour elles, c'est chaque année une réussite. Il est vrai que le « budget Noël » que me donne maman me permet d'acheter de bien jolies choses. Foulards de soie, châles, broches, colliers, je varie d'une année à l'autre, c'est chaque fois la surprise. Oui, autant je ne veux pas de surprises pour moi, autant j'aime en faire aux autres, car j'adore le moment où l'on me félicite pour mon choix. Après avoir reçu les compliments attendus, je me félicite moi-même, ne manquant jamais de faire remarquer mon bon goût. Les deux sœurs enfin, pour éviter le risque du cadeau raté et simplifier les choses, ont décidé depuis fort longtemps de s'offrir des surprises consommables : assortiments de pâtes d'amande, de pâtes de fruits, de chocolats et autres gourmandises.

Lorsqu'on a fini de s'extasier sur nos cadeaux, on se remercie en s'embrassant. Je me passerais bien des embrassades – décidément, je n'aime pas les contacts physiques –, mais c'est inévitable.

Puis arrive l'heure de la messe de minuit dont nous regardons la retransmission à la télévision. Plus que quiconque, je me dois de me réjouir de la naissance de Jésus, mon prédécesseur. Chaque fois que je pense à lui, je pense à moi, et il me tarde alors de connaître ma mission divine.

Je n'aime pas le moment où la messe s'achève car il annonce la fin de la fête. On éteint la télévision. Ma tante nous dit qu'il se fait tard et qu'elle va devoir rentrer. J'appelle un taxi. En attendant qu'il arrive, tout le monde s'étant levé, ma tante récupère ses cadeaux, on se remercie encore, on se dit qu'on a passé un bon Noël en se dirigeant lentement vers l'entrée, on s'embrasse de nouveau, puis l'on finit par ouvrir la porte pour se regrouper sur le palier et attendre l'ascenseur. Un dernier échange d' « au revoir » quand il arrive et que ma tante y pénètre, et nous rentrons.

« Voilà, Noël est déjà fini », me dis-je chaque année un peu tristement, moi qui ne suis jamais triste ordinairement.

– C'était un beau Noël ! s'exclame maman pour enfoncer le clou.

« C'était »...

Puis elle ajoute presque aussitôt :

– Laisse tout ça comme ça mon chéri, je rangerai demain matin, pendant que tu dormiras...

Je jette un regard à la table : plus que les restes de la fête.

Après ses effusions du soir qui redoublent d'intensité à Noël, maman va se coucher. Moi, je reste encore un moment au salon pour fumer une dernière cigarette en regardant le sapin de

Noël illuminé. Quel silence tout à coup ! Quel vide ! Le sapin déjà n'inspire plus la joie mais la nostalgie. Il n'a pas changé, et pourtant, ce n'est plus le même : il devient à présent un souvenir du réveillon de Noël. Je termine ma cigarette en le contemplant un dernier instant, avant de me décider à éteindre les guirlandes lumineuses.

C'est fait. En un instant, la magie a disparu. Il ne reste plus qu'à retirer ses beaux habits, se laver les dents, et aller se coucher.

Tandis que se succèdent ainsi nos joyeux réveillons de Noël, le temps passe sans la moindre révélation il est vrai, mais je m'incline devant notre Seigneur, seul à décider du grand jour.

Noël est loin déjà, mais aujourd’hui, c’est ma deuxième fête préférée : mon anniversaire.

Tandis que je sors doucement du sommeil, la voix de maman venant de la cuisine achève de me réveiller :

– Il est dix heures mon chéri ! Bon anniversaire !

Comme chaque année, ces mots-là me mettent en joie. Je me lève avec entrain, et, avant de rejoindre maman qui me prépare mon café au lait et ma tartine beurrée, je fais un petit tour dans le salon pour ouvrir les fenêtres, il fait si beau, l’air est doux, pas trop chaud. C’est le début de l’été. Le soleil au rendez-vous, la fête n’en sera que plus gaie.

Je ne me doute pas que cet anniversaire fera date dans l’histoire de ma vie.

Pour l’heure, après un bon petit déjeuner, vient le moment de me préparer. Je commence, comme toujours, par l’habillage. Je mets chaque année les mêmes vêtements : pantalon noir, chemise blanche, (je laisse ouvert le dernier bouton, pour le petit côté décontracté), chaussettes noires et souliers noirs à lacet, soit l’élégance dans la sobriété. Puis je me rends dans la salle de bain en chantonnant. Pour l’occasion, je redouble

d'attention en me rasant, me limant les dents, les brossant avec mon dentifrice « ultra blancheur », et me coiffant avec une bonne dose de brillantine bien sûr. Maintenant, la touche finale : un peu d'eau de toilette, et me voilà prêt. Ah ! Mon lit ! J'allais l'oublier... Je ne peux pas passer une journée, qui plus est un jour de fête, avec un lit défait ; j'y remédie immédiatement. A présent, les préparatifs de mon anniversaire peuvent commencer.

Tout d'abord, la boulangerie. Je tiens, comme chaque année, à choisir moi-même le gâteau.

Je vais devoir maintenant affronter le problème du choix. Dans l'idéal, je veux tout. Mais je sais qu'on ne peut pas avoir tout, il faut toujours choisir. Or, quand je choisis ceci plutôt que cela, je perds cela. Chaque fois que je fais un choix, je perds tout ce qui n'est pas compris dans ce choix. Au restaurant, par exemple, si je décide de manger une choucroute, au moment même où je la commande, je perds tout le reste de la carte ! Comment prendre une décision avec sérénité quand on sait pertinemment que du tout l'on n'aura qu'une partie, sans savoir de surcroît si c'est la meilleure ? Voilà pourquoi je ne vais jamais au restaurant. Une fois. J'y suis allé une fois en trente ans et ça m'a suffi. C'était pour fêter des retrouvailles avec un cousin de province qui venait habiter Paris, bref, j'ai mis une demi-heure à faire mon choix, lisant et relisant la carte, le serveur a fini par devenir odieux, moi aussi par automatisme, et ce que j'ai finalement choisi était bien moins appétissant que ce que je voyais dans l'assiette de mon cousin. Pendant tout le

repas, j'ai été d'une humeur exécrationnelle. Je n'ai jamais revu mon cousin, enfin peu importe... Pour le moment, il s'agit de choisir le gâteau d'anniversaire.

Je me sens nerveux en entrant dans la boulangerie. Puis mon regard est immédiatement attiré par l'étalage des gâteaux qui me font tous envie. Celui-ci ou celui-là ? Ou plutôt l'autre, à côté ? Il y a aussi le plus grand, là ? Je n'arrive pas à me décider. La boulangère s'impatiente, les clients qui attendent derrière moi trépigent, j'entends même un « Décidez-vous, vous n'êtes pas tout seul ! », je fais celui qui n'a rien entendu, j'hésite encore, j'entends un soupir d'agacement dans mon dos, et je finis par choisir le traditionnel gâteau au chocolat, comme chaque année. Pendant que la boulangère l'emballage, je regarde les autres, tous ceux que je n'aurai pas. Mais dès que nous sortons avec maman, je me sens soulagé, pensant : « Ça y est. Le choix est fait et bien fait. Je ne me lasse pas du chocolat ».

A peine rentré, après m'être déchaussé bien sûr, je vais m'étendre sur le canapé pour me remettre de mes émotions. Mais je ne peux tenir en place bien longtemps et me relève au bout de quelques minutes. Comme chaque année encore, je suis tout excité à l'idée de fêter mon anniversaire. Je vais et je viens d'une pièce à l'autre, inspectant les lieux pour m'assurer que tout est bien rangé, je bats les coussins du canapé pour leur redonner forme, je cire mes souliers, je retourne dans la salle de bain pour remettre un peu d'eau de toilette, je vais boire un verre d'eau à la cuisine, je regagne le salon... Pendant que je

m'agite ainsi dans tous les sens, maman prépare le déjeuner en commentant gaiement tout ce qu'elle fait.

Nous déjeunons légèrement.

– Il faut garder de la place pour le gâteau, dit maman sans surprise à la fin du repas frugal. Puis, sans surprise encore, elle ajoute en débarrassant la table :

– Maintenant repose-toi mon chéri, je m'occupe de tout.

Je me suis calmé peu à peu pendant le repas et retourne m'étendre sur le canapé. Je ne cherche pas le sommeil, non, je ne suis tout de même pas en état de m'endormir, mais, comme dit maman, je me repose, pendant qu'elle fait la vaisselle puis dresse une table de fête en mon honneur. Quand tout est prêt, il lui reste encore le temps de faire une courte sieste avant l'arrivée de ma tante prévue pour quinze heures. Elle disparaît dans sa chambre après m'avoir dit :

– A tout à l'heure mon chéri, et ne touche à rien surtout !

Je reste allongé, toujours sans dormir, je pense à ma naissance que nous allons célébrer, la naissance de l'Élu, aux paroles de mon père qui m'apprit ce que je suis, à ma mission divine mystérieuse jusqu'aujourd'hui encore, à Dieu qui m'éclairera un jour...

Je suis ainsi dans mes pensées quand j'entends maman sortir de sa chambre en annonçant joyeusement :

– Voilà ! C'est l'heure ! Ta tante ne va pas tarder à arriver !

Je me lève, je mets mes beaux souliers vernis, puis, faute de mieux, nous nous asseyons sur le canapé pour échanger des

platitudes jusqu'à l'arrivée de ma tante, en retard comme toujours (on ne la changera pas...).

A peine ai-je ouvert la porte que ma tante, sur le palier, m'adresse un retentissant « Bon anniversaire, mon grand ! » et m'embrasse bruyamment. J'aime tant qu'on me souhaite un bon anniversaire ! Je ne m'en lasse pas. On pourrait me le dire dix fois que j'en concevrais chaque fois le même plaisir.

Je fais entrer ma tante et la débarrasse de ses effets.

– Tiens, me dit-elle en me tendant son cadeau, tu l'ouvriras tout à l'heure, après le gâteau, comme d'habitude...

Je la remercie et vais déposer le cadeau à côté de celui de maman, bien en évidence, là où se trouve un espace libre sur la table du salon joliment dressée. J'ai hâte d'ouvrir les deux paquets, de nouvelles figurines sans doute...

Puis chacun prend sa place habituelle autour de la table. J'ouvre avant tout la bouteille de champagne, je remplis les coupes et nous levons nos verres.

– A Marcelin ! lance ma mère avec enthousiasme.

– A Marcelin ! répète ma tante.

Il s'agit de moi, je suis enchanté. J'esquisse même un sourire, et nous portons les coupes à nos lèvres.

A peine avons-nous bu une gorgée de champagne, que ma mère et ma tante commencent à bavarder, selon leur habitude dès qu'elles se retrouvent. Très vite, me voilà au centre de la conversation, pour mon plus grand plaisir encore : ma mère passe d'abord en revue toutes mes qualités, puis l'on se rappelle, en racontant des anecdotes, l'enfant que j'ai été, et

même, on se chamaille à mon sujet, un peu trop peut-être, mais du moment qu'il s'agit de moi...

– Je trouve que Marcelin a maigri dernièrement, attaque ma tante, il est déjà pas épais d'habitude...

– Mais il est pas maigre, s'empresse de répondre maman, il est mince, je le nourris très bien... Il faut toujours que tu lui trouves quelque chose juste le jour de son anniversaire ; l'année dernière, c'était son pantalon qui était trop court...

– Ah, ça, c'est vrai, ajoute ma tante, ses pantalons sont toujours trop courts !

Cette fois, j'interviens. Ce n'est pas que je sois vexé par les remarques de ma tante – rien ne peut me vexer –, mais j'aime que les choses soient claires :

– Si je porte des pantalons effectivement un peu courts, dis-je calmement, c'est pour que ça ne traîne pas par terre ; c'est une mesure d'hygiène.

– Ah ! Tu vois, dit ma mère à sa sœur, il a toujours une bonne raison quand il fait quelque chose.

– Même quand il ne fait rien d'ailleurs, ironise ma tante, qui ne peut pas s'en empêcher dès qu'une occasion se présente.

Maman n'a rien compris, comme d'habitude. Le plus simple mot d'esprit lui échappe complètement. Elle ne sait plus que dire. Quant à moi, je fais celui qui n'a pas entendu. Et ce ne sont pas les sarcasmes coutumiers de ma tante qui entacheront ma joie en ce jour de fête.

– Allons, finit par dire maman, on ne va pas se disputer le jour de l'anniversaire de Marcelin !

– Et si on mangeait le gâteau, propose ma tante qui abandonne les hostilités.

– Ah oui ! Le gâteau ! s’enthousiasme ma mère à la manière d’une petite fille.

Soudainement pressée, elle file à la cuisine en disant :

– Je vous abandonne une minute...

Je bois une gorgée de champagne.

– Et voilà ! Ça te fait cinquante ans ! Il faut avouer que tu ne les fais pas : à peine quelques rides, pas un cheveu blanc ! me dit ma tante, sans doute pour éviter un silence embarrassant.

N’importe. C’est un compliment qui me ravit. Et je lui répons, mesurant ma chance :

– Pour le moment, je n’ai pas à me plaindre, on dirait que je ne vieillis pas...

Maman réapparaît, portant le gâteau avec ses cinq bougies allumées – chacune représentant dix ans –, et avance vers nous lentement, pour finir par le déposer avec précaution sur la table, face à moi. Puis ma mère et ma tante entonnent avec entrain le traditionnel « Joyeux anniversaire ». Cela encore me réjouit. A la fin du chant, ma tante prend la parole :

– Cinquante ans ! Déjà ! Je te vois encore assis sur ton pot avec ta tétine à la bouche...

Impatiente, ma mère enchaîne :

– Allez ! Souffle tes bougies maintenant ! Et n’oublie pas de faire un vœu avant !

A cet instant-là, plus rien n’existe autour de moi, je ne peux plus bouger, je retiens mon souffle. Ce que j’attends depuis des

dizaines d'années se produit enfin : après ce long silence, j'entends sa voix, j'entends clairement la voix de Dieu. Je sais que je suis le seul à l'entendre car c'est à moi qu'il s'adresse :

– En ce jour de ton cinquantième anniversaire, âge de la pleine maturité, l'heure est venue de te révéler la mission pour laquelle tu es né : tu dois écrire un Livre Sacré, Le Livre qui sauvera le monde. Je te guiderai, tu n'auras qu'à écouter l'inspiration qui te viendra de moi. Evidemment, à part ta mère, seule à savoir qui tu es, personne ne devra apprendre l'existence du Livre Sacré tant qu'il ne sera pas achevé, et en attendant qu'il le soit, ta mère elle-même ne devra pas lire un mot de ce que tu écriras jour après jour. Quant à toi, garde bien, comme tu l'as fait jusqu'à présent, le secret de ta nature divine qui sera révélée en son temps, le jour où ta mission sera accomplie. Nous commencerons dès demain.

Puis, silence... J'attends un peu, ne sachant pas s'il a fini de parler ou s'il va ajouter quelque chose. Le silence se prolonge. Il a tout dit.

Je ne sais plus très bien où je suis ni ce que j'étais en train de faire... Ah oui, l'anniversaire...

J'entends la voix de ma mère qui me semble lointaine :

– Alors, qu'est-ce que tu attends ? Souffle tes bougies, elles vont couler sur le gâteau !

Je souffle les bougies machinalement. J'entends des applaudissements. Je vois les mains de maman retirer les bougies et découper puis servir les parts de gâteau. Nous commençons la dégustation. A en croire ma mère et ma tante, il

doit être excellent. Les sens troublés, son goût m'échappe. Je dis ce qu'il faut dire :

– Mm... C'est délicieux !

Mais je ne peux rien avaler et laisse ma part à peine entamée. J'entends maman me dire :

– Ben alors mon chéri, tu manges pas ton gâteau ? Tu l'adores celui-là d'habitude ! Tu te sens pas bien ?

– Oh si, je me sens bien... Je me sens très très bien.

– Mais alors pourquoi tu manges pas ? insiste maman.

Il faut répondre quelque chose. Ne sachant que dire, j'invente n'importe quoi, et je peine à parler :

– Je crois que... qu'il y avait trop d'ail dans les haricots verts, ce midi... Je suis juste... un peu barbouillé...

– Mon pauvre chéri, se désole ma mère, c'est toujours pareil, à vouloir bien faire, j'en fais toujours trop ! Quel dommage ! Un si bon gâteau ! Enfin je le mettrai au frigidaire et tu le mangeras quand tu auras retrouvé l'appétit, ça se garde bien au frigidaire.

« Ça se garde bien au frigidaire », le temps d'un silence, la phrase traîne dans mon esprit.

J'entends maintenant la voix de ma tante :

– Et si Marcelin ouvrait ses cadeaux ? C'est le moment...

Puis de nouveau celle de ma mère :

– Oh oui ! Ouvre tes cadeaux, mon chéri !

J'obéis, toujours mécaniquement. J'ouvre les paquets avec lenteur, j'en sors les nouvelles figurines que je désirais tant, je les regarde, mais je ne les vois pas ; je dis « merci » d'une voix

absente, et tout à coup, mesurant pleinement ce qui vient de se passer, je m'emballe :

– Merci ! Merci ! Merci mon Dieu !

J'entends la voix de ma mère :

– Oh, Marcelin ! Dieu n'y est pour rien... C'est seulement des petits cadeaux...

Puis celle de ma tante :

– Mais qu'est-ce que tu as Marcelin ? Tu as l'air bizarre...

Je fais l'effort de répondre :

– Je ne suis pas bizarre, juste un peu étourdi..., ça doit être le champagne...

Ma tante ajoute quelques mots que je n'entends plus. Je n'attends qu'une seule chose : qu'elle parte pour que je puisse annoncer à ma mère l'extraordinaire nouvelle.

Ma tante reprend du gâteau. Les deux sœurs recommencent à bavarder. J'essaye de calmer mon impatience en fumant cigarette après cigarette, mais je ne peux m'empêcher de penser : Quand vont-elles s'arrêter ? Mais quand vont-elles s'arrêter ?

Au bout d'un certain temps – qui m'a paru interminable –, ma tante finit par prononcer les mots tant attendus :

– Bon... je ne vais pas tarder à y aller...

Mais je dois patienter encore, le temps que ma tante passe du projet à l'action et finisse par se lever, prendre son sac, et s'approcher de la sortie. Il n'y en a plus que pour quelques minutes : c'est l'inévitable moment des remerciements et des embrassades – je n'en peux plus, ma patience est à bout –, et

ma tante s'en va enfin. A peine ai-je refermé la porte derrière elle que j'entraîne maman dans le salon pour m'empresse de lui dire :

– Ça y est ! Ça y est ! Dieu m'a parlé ! Il m'a...

Me coupant la parole sans s'en apercevoir, maman, ivre de joie, s'exclame :

– Dieu lui a parlé ! Dieu a parlé à mon fils ! Tu vois, ton père te l'avait bien dit : il suffisait d'attendre ! C'était pour aujourd'hui !

Puis, plus calmement :

– Au fait, qu'est-ce qu'il t'a dit Dieu ?

– De quoi veux-tu qu'il me parle ! De ma mission bien sûr ! Il m'a révélé l'objet de ma mission : il s'agit d'écrire un Livre Sacré qui sauvera le monde ! Il a ajouté qu'il me donnera l'inspiration, je n'aurai qu'à écrire ce qu'elle me soufflera. Ah oui ! Il m'a dit aussi qu'il ne faudra parler de ce livre à personne tant qu'il ne sera pas fini. Même ta sœur ne doit rien savoir. Personne ne doit savoir, personne, tu comprends ?

– Marcelin, me dit maman d'un ton grave et solennel, inhabituel chez elle, j'ai jamais dit à personne que tu étais l'Élu, et je parlerai à personne de ton Livre Sacré, même pas à ma sœur, je t'en donne ma parole ! Je saurai garder le secret.

La chose est entendue, me voilà rassuré.

Je pense à présent à ma vie qui ne fait que commencer. Je suis au comble de l'excitation : en ce trente juin dix-neuf cent quatre-vingt, date de mon cinquantième anniversaire, Dieu s'est enfin adressé à moi. Depuis le temps que j'attendais ça !

Maintenant qu'il m'a révélé la mission que je dois accomplir, le sort du monde est entre mes mains !

Soudain, je suis pris de panique : une telle mission va bouleverser ma vie ! Moi qui ne supporte pas le moindre changement, il va falloir que je perde mes habitudes et que j'en prenne d'autres ! Comment vais-je faire ? Comment vais-je faire, mon Dieu ? Un petit conseil divin m'aurait bien arrangé mais Dieu ne répond pas. Maman qui, dans sa joie, ne perçoit pas mon angoisse, me demande :

– Alors ? Tu commences quand ?

– Demain, dis-je profondément troublé. Je dois commencer demain. Dieu ne m'a rien dit de plus. Je ne sais même pas comment je dois organiser ma nouvelle vie !

– Mais si Dieu ne t'a rien précisé, me dit maman sur le ton de l'évidence, c'est qu'il te laisse faire à ta guise...

– C'est ça ! J'aurais dû y penser ! dis-je en passant subitement du trouble à l'excitation de nouveau, il n'y a pas de temps à perdre, il faut que j'établisse tout de suite mon nouvel emploi du temps !

Je me tais un instant, ne sachant pas trop comment m'y prendre au premier abord, puis je me lance :

– Bon. Il faut que je me concentre... Alors... D'abord, dorénavant, je me lèverai plus tôt. Je veux montrer à Dieu que je fais des efforts. Tu viendras me réveiller à neuf heures et demie au lieu de dix heures. Puis, un petit déjeuner en un quart d'heure, et je démarre. En me pressant, une demi-heure devrait suffire pour m'habiller, me raser, me limer et me brosser les

dents, me coiffer, et faire mon lit. A dix heures et quart, donc, je suis prêt et je me mets devant la machine à écrire. Terminé le petit tour au bistrot ! Je n'ai pas que ça à faire ! Ah ! J'écrirai dans le salon. Je laisserai en permanence la machine à écrire sur la table. Je ne veux pas passer mon temps à la ranger et à la ressortir.

– Ben... et mon napperon avec le vase avec les belles fleurs en tissu, il faudra les déplacer ? intervient maman.

– C'est quand même pas un problème, on les poussera un peu, il y a des choses plus importantes que tes bibelots, il me semble.

– Mais c'est au milieu de la table que ça fait joli, si c'est pas au milieu, ça va pas !

Pour gagner du temps je ne réponds pas et, tandis que maman, contrariée, me fait sa moue boudeuse, je poursuis :

– De dix heures et quart à... euh... midi moins le quart, j'écris. Je renonce même à mon feuilleton ! Avec l'importance de ma mission, je n'ai plus une minute à gaspiller avec des fadaises ! A midi moins dix, je vais faire les courses. Pour le tabac, le supermarché et la boulangerie, avec le court trajet, je compte quarante minutes en faisant vite. De retour à la maison, après avoir pris le courrier bien sûr, je ne m'attarde plus à lire les prospectus, je les jette directement pour consulter uniquement les lettres s'il y en a. Pendant que tu ranges les courses, que tu mets la table, et que tu prépares le repas, le tout en accéléré s'il te plaît, je m'accorde un peu de repos, les courses me fatiguent toujours. Dès que possible, on passe à

table. Si la préparation du déjeuner et le déjeuner lui-même n'excèdent pas trois quarts d'heure, café au lait et cigarette compris, je pourrai me remettre à écrire vers une heure et quart. A partir de demain, plus de sieste !

– Pour moi non plus ? s'inquiète maman.

– Mais non ! Pour moi bien sûr ! Toi, tu n'as rien à faire, tu peux dormir...

– Ah bon, dit-elle rassurée.

– Et puis plus de promenade ! Et plus de scrabble !

– Oh ! Plus de scrabble ?! Mais qu'est-ce que je vais faire, moi, pendant ce temps ? s'inquiète-t-elle de nouveau.

– Tu tricoteras. Moi, j'écrirai tout l'après-midi. Je ferai juste une pause pour le goûter.

– Ah ! Ça, c'est bien, s'enthousiasme maman tout à coup, on passera un moment ensemble, on pourra bavarder un peu, comme d'habitude...

– Non, là, pour le bavardage, il faudra que tu te retiennes, dis-je avec fermeté, je n'aurai pas la tête à ça !

Un silence. Maman accuse le coup. Puis :

– Si c'est pour ta mission, je ferai des efforts, mais ça sera pas facile, parvient-elle à dire avec difficulté, voyant tout son univers quotidien s'effriter peu à peu.

– Allons, c'est pas si grave, dis-je presque compatissant. Tiens ! Tu pourrais appeler ta sœur plus souvent pour bavarder un peu. Et puis il faut voir grand maintenant ! L'écriture du Livre Sacré exige des sacrifices.

Maman acquiesce d'un signe de tête, l'air accablé.

– J’en étais où déjà ? Ah oui ! Je recommence donc à écrire après le déjeuner jusqu’à... six heures et demie (avec la pause du goûter bien sûr). Oui, six heures et demie, c’est bien, ça me laisse le temps de prendre ma douche, de dîner, et de regarder raisonnablement la télévision – il me faut bien une petite distraction –, avant d’aller me coucher, à onze heures maximum. Voilà, tout est dit. Je suis épuisé. Je fume une cigarette et au lit !

Maman me regarde avec des yeux ronds, tout ébaubie :

– Maintenant ? Mais il est à peine six heures !

Je m’affale dans le canapé en soupirant de fatigue, et allume ma cigarette, avant de répéter, en détachant les mots pour être bien compris :

– Je suis épuisé.

Tandis que je n’aspire qu’à me détendre en fumant cette dernière cigarette, maman insiste :

– Tu vas te coucher sans te doucher et sans manger ?

– Exactement.

Et elle ne s’arrête pas :

– Mais tu peux pas dormir le ventre vide, il faut quand même que tu manges quelque chose, que tu prennes des forces pour demain...

– Je n’ai pas faim, j’ai juste besoin de dormir, ai-je encore la patience de répondre, non sans un certain agacement que maman ne perçoit pas.

– Remarque, je te comprends, dit-elle en venant s’asseoir à côté de moi, oubliant sa peine un instant, tu es sous le choc... Dieu t’a parlé tout de même !

Elle marque un temps puis reprend :

– Quel anniversaire quand on y pense !

– Bien, dis-je en écrasant mon mégot de cigarette dans le cendrier, j’y vais.

Et je me lève sans plus tarder. N’ayant pas d’autre choix, maman se résigne enfin :

– Bon... Ben alors à demain, dit-elle en m’embrassant bien sûr, dors bien mon chéri, bonne nuit, repose-toi...

– A demain, dis-je pour conclure.

Puis je quitte le salon, et maman avec, à son grand regret.

Après avoir enfilé mon pyjama et m’être brossé les dents - c’est un minimum -, je me mets au lit et m’endors instantanément, comme si l’on m’avait assommé.

A neuf heures et demie précises, suivant mes instructions, je suis réveillé par la voix de maman venant de la cuisine :

– Bonjour mon chéri ! C’est l’heure !

A peine sorti du sommeil, je pense à ma mission. Je saute du lit avec enthousiasme.

– Tu as bien dormi mon chéri ? me demande maman, comme toujours, en me voyant arriver à la cuisine.

– Oui oui, très bien, merci, dis-je en m’asseyant.

Maman commence à bavasser. Dans l’état où je suis, je l’entends sans pouvoir l’écouter. J’attends seulement qu’elle finisse de préparer mon café au lait et ma tartine beurrée. Je pianote d’une main sur la table. Maman m’apporte enfin mon petit déjeuner. Après l’avoir avalé en dix minutes à peine, je m’accorde, comme prévu, le plaisir d’allumer ma première cigarette de la journée.

– Tu veux pas un autre café au lait avec une autre tartine avant de te mettre au travail ? me demande maman. Ça te donnera de l’énergie, il paraît que c’est très important l’énergie. Tu en auras besoin pour accomplir ta mission. Déjà que t’as rien mangé hier soir...

– On ne dit pas « déjà que », dis-je pour son information.

– Ah bon ? Mais comment on dit alors ?

– Ben on dit rien.

– Ah bon, répond maman, l’air résigné.

Puis, ne pouvant s’en empêcher, elle me demande encore, timidement :

– Et pour le café au lait et la tartine, tu veux ou pas ?

– Je n’ai pas le temps, mets-toi ça dans la tête à partir d’aujourd’hui, dis-je, renonçant même à ma cigarette que j’éteins rapidement, à peine allumée, avant de me lever.

Je croise le regard inquiet de maman qui me dit :

– Au fait, maintenant que tu vas plus au bistrot, comment je vais faire pour mon ménage ? Avant, je le faisais pendant que tu y étais, comme ça je te dérangeais pas, mais maintenant que...

J’abrège :

– Eh bien, dorénavant, tu feras ton ménage uniquement pendant que je ferai les courses. Il faudra que tu te dépêches un peu mais je suis sûr que tu y arriveras. On commence une nouvelle vie. Chacun doit se surpasser.

Comme je m’y attendais en lui parlant ainsi, maman prend la chose très au sérieux et change de ton :

– Tu peux compter sur moi mon chéri, j’y arriverai, déclare-t-elle fièrement, se voyant déjà secondant l’Élu dans sa mission.

– Très bien, dis-je satisfait.

N’ayant rien à ajouter, je laisse maman où elle est et regagne ma chambre pour m’habiller. Je n’hésite même pas sur

le choix des vêtements. Puis je file dans la salle de bain pour me raser, me limer les dents, les brosser et me coiffer en un tournemain. Je ne touche même pas au miroir (il faut dire que ce serait inutile, il n'a pas l'air de travers aujourd'hui). Cependant, avant de quitter la salle de bain, je ne peux m'empêcher, je l'avoue, de m'attarder un instant devant mon reflet, un instant seulement, pour contempler l'Élu. Mais je n'ai pas de temps à perdre et il me faut détacher mon regard du miroir pour aller faire mon lit. Vite fait, bien fait ! D'un seul coup ! Je n'en reviens pas moi-même. Je consulte ma montre. Il est dix heures cinq, je suis dans les temps. Je vais chercher dans le placard la vieille machine à écrire – qui ne me servait jusqu'ici que pour les courriers administratifs – et ma réserve de papier, j'installe le tout sur la table du salon, je m'assois, je glisse une feuille dans la machine, et me voilà prêt à recevoir l'inspiration divine.

Dieu m'a dit d'écouter. J'écoute. Pour le moment je n'entends rien mais je viens de m'asseoir, il faut patienter un peu... Chassant de mon esprit toutes sortes de pensées sans importance menaçant de l'envahir à la moindre baisse de vigilance, j'essaye, autant que je le peux, de ne penser à rien pour laisser la place à l'inspiration. Je ne fais qu'attendre. Le temps me paraît long. Je consulte ma montre à plusieurs reprises. Un quart d'heure, vingt minutes, une demi-heure, je me sens de plus en plus nerveux, trois quarts d'heure, je m'inquiète : aurais-je mal compris quelque chose ? Pourtant, Dieu m'a bien dit qu'il me donnerait l'inspiration, ça, j'en suis

sûr ! Puis il a déclaré : « Nous commencerons dès demain », sur un ton qui laissait penser qu'il était pressé. Alors qu'attend-il ? Le silence n'en finit pas. Je crains toujours de déranger le Seigneur inutilement, mais dans le cas présent, j'ai besoin d'une explication, et je tente de m'adresser à lui pour lui demander s'il ne m'a pas oublié et pourquoi l'inspiration promise ne vient pas. Dieu ne me répond pas. Je sais qu'il ne faut pas, mais si ça continue, je serai fâché contre lui ! Si Dieu lui-même ne tient pas ses engagements et ne s'en explique pas, alors à quoi se fier ? Ne sachant plus que faire, j'allume une cigarette et j'appelle maman pour lui demander de m'apporter un café au lait. Elle s'exécute immédiatement. En déposant le bol sur la table, elle aperçoit la page demeurée blanche et me dit avec sa maladresse habituelle :

– Ben alors ! L'inspiration vient pas ?

– Pas pour l'instant, dis-je agacé, mais ça peut venir d'un moment à l'autre.

Tout à coup me vient à l'esprit une chose très importante, et j'ajoute avec sérieux :

– A ce propos, dorénavant, quand tu me vois devant ma machine à écrire, tu ne me parles pas. Ça perturbe ma concentration, que je sois inspiré ou en attente de l'être. Alors même quand tu m'apportes un café au lait, tu te tais, on est d'accord ?

Je la bouscule un peu, mais elle ne comprend que comme ça.

– Oui oui, d'accord, répond maman, les larmes aux yeux me semble-t-il, avant de quitter les lieux, sentant venir le moment de me laisser tranquille.

Quelques larmes, au pire, ça passera, le temps qu'elle s'habitue à notre nouvelle vie...

Après avoir fini mon café au lait et ma cigarette, je consulte ma montre de nouveau. Il est déjà onze heures moins dix et rien, toujours rien, pas un mot. Je ne comprends pas. Mais je persévère et j'attends encore, vainement hélas, jusqu'à midi moins le quart, l'heure de me préparer pour aller faire les courses.

– Ce sera sans doute pour cet après-midi, dis-je à voix basse pour me rassurer, surtout, il ne faut pas se décourager. Faisons comme si tout allait bien. Pour le moment, c'est l'heure de faire les courses, allons faire les courses.

Je suis au fond si perturbé que j'en oublie mon appréhension habituelle avant de sortir. Je me prépare sans fébrilité, mais je ne suis pas à ce que je fais, j'agis par automatisme : l'argent que maman a laissé sur la table comme d'habitude, dans mon portefeuille, ma veste, mon portefeuille dans une poche intérieure, la liste des courses dans la poche extérieure droite, avec mes cigarettes et mon briquet. Il ne me manque rien. Je suis prêt.

Je suis sur le point de sortir quand maman vient vers moi. Avant qu'elle n'ouvre la bouche, j'entends déjà ses encouragements, et je ne me trompe pas :

– Ne t’inquiète pas mon chéri, ça va venir... Pour ce matin, Dieu doit avoir ses raisons, mais je suis sûre que ça finira par venir. La journée n’est pas finie...

– Je ne m’inquiète pas, dis-je à la fois pour sauver la face et pour me rassurer encore, je sais bien que la journée n’est pas finie. D’ailleurs, Dieu m’a dit : « Nous commencerons demain », mais après tout, il n’a pas dit « demain matin », il n’a rien précisé, il avait peut-être l’intention de commencer l’après-midi.

J’essaye de m’en persuader en le disant, sans pouvoir m’empêcher de craindre en même temps que l’après-midi ne se déroule comme la matinée, sans l’inspiration attendue.

Pour couper court à la conversation que je n’ai pas envie de prolonger, j’ajoute immédiatement :

– Allez, maintenant il faut que j’aie faire les courses.

– Et moi, je vais vite faire mon petit ménage pour que ça soit fini à ton retour, dit maman tandis que je sors. « A tout à l’heure mon chéri ! » entend-on de l’autre côté de la porte palière.

L’esprit toujours fortement troublé, je fais ce que j’ai à faire comme un automate. Je vais d’abord au bar-tabac sans penser à rien. J’achète mes cigarettes, suivant toujours les ordres de l’automatisme, et me dirige de même vers la sortie. Avant d’avoir passé la porte, j’entends la grosse voix du patron qui me lance de son comptoir :

– Alors ? Pas de petit déjeuner ce matin ?

– Non, j’ai un nouvel emploi du temps, dis-je sans forcer la voix, qu’il m’entende ou pas ayant pour moi bien peu d’importance.

Je devine aisément la pensée du patron qui n’insiste pas : « Il est bizarre aujourd’hui... ». Je ne m’attarde pas. Je vais au supermarché, je fais les courses avec pour seule pensée maintenant : « Je ne comprends pas... J’étais prêt pourtant... Je ne comprends pas... ». Un passage à la boulangerie, j’allais oublier mais l’habitude me guide. Je rentre chargé, sans même sentir le poids des sacs bien remplis. Et toujours cette pensée : « Je ne comprends pas... ». Parvenu dans le hall de mon immeuble, après avoir machinalement pris le courrier et appuyé sur le bouton commandant l’ascenseur, j’attends en pensant encore : « Je ne comprends pas, je ne comprends pas... ». L’ascenseur arrive, je monte. Et c’est là, en voyant passer à travers la grille les étages qui me rapprochent l’un après l’autre de chez moi, que je me réveille. Il faut faire bonne figure devant maman, j’ai de la fierté tout de même !

Arrivé à la maison, tout en déposant les courses dans la cuisine, je lui demande pour avoir l’air normal :

– Qu’est-ce qu’on mange à midi ?

– Oh, j’ai fait simple, répond maman, mais je sais que tu adores ça : j’ai prévu un jambon purée.

– Jambon purée, dis-je, c’est très bien ça, jambon purée.

– Là au moins, je suis sûre que tu mangeras, conclut-elle.

Pas de courrier aujourd’hui, uniquement des prospectus. A la poubelle. Je pourrais maintenant me reposer un peu sur le

canapé après l'épreuve des courses, comme je l'avais prévu, mais je n'ai pas l'esprit à me reposer. Faute d'avoir autre chose à faire, je m'assois là, à la cuisine, et suis des yeux maman qui se hâte de ranger les courses, de mettre la table, et de préparer le repas.

– C'est prêt dans dix minutes, me dit-elle, s'appliquant à tenir le rythme du nouvel emploi du temps quoi qu'il arrive.

Les dix minutes sont passées mais je n'ai pas senti l'attente. Tout en continuant de suivre des yeux les gestes de maman, je viens d'avoir une longue absence. Je me revoyais, immobile face à ma page blanche, interminablement, je repensais au mystérieux mutisme de Dieu et m'interrogeais de nouveau, jusqu'au moment où la voix de maman m'a ramené au présent :

– Voilà, dit-elle en me servant, attention, la purée est très chaude.

Puis elle se sert, et nous commençons à manger. Inquiets et embarrassés tous deux, nous évitons de parler du Livre Sacré. Du coup, nous ne parlons plus du tout. Pour masquer mon trouble encore, je voudrais dire quelque chose d'anodin d'un air détaché, mais, dans l'état où je me trouve, j'en suis bien incapable et je reste muet. Quant à maman, elle non plus n'ose prononcer un mot.

Nous déjeunons ainsi en silence, quand brusquement une phrase me vient à l'esprit, la première phrase du Livre Sacré ! Je bondis de ma chaise et fonce dans le salon en me répétant la phrase pour ne pas la perdre. Maman me suit et me parle mais

je ne l'entends pas. En m'installant devant ma machine, je m'exclame :

– Ça y est ! L'inspiration est venue ! Elle est là ! Ne me parle pas, il faut que j'écrive tout de suite.

Maman se tait. Je me mets à taper à la machine frénétiquement. La première phrase en entraîne d'autres. Maman, prudente, attend que je m'arrête un moment pour en profiter :

– Ça, je savais bien que Dieu t'abandonnerait pas, dit-elle avant d'exprimer sa préoccupation du moment : mais il faut que tu puisses manger, quand même... N'oublie pas que t'as déjà pas dîné hier soir, tu vas tomber malade à sauter des repas, comme ça...

Je n'ai pas envie de réagir, je n'ai pas la tête à ça. Mais maman ne lâche pas :

– Alors qu'est-ce que je fais avec le jambon purée ? Tu veux pas le finir en vitesse ? Je t'apporte ton assiette ici si tu veux.

Là, elle a gagné ! Elle m'exaspère et m'oblige à m'emporter :

– Fais ce que tu veux avec ton jambon purée mais surtout, ne me dérange pas tant que je suis en face de ma machine à écrire, je crois te l'avoir déjà dit tout à l'heure ! Un jour, tu finiras par me faire perdre une phrase ! C'est très grave, la perte d'une phrase ! N'oublie pas que ce sont les mots de Dieu qui me sont confiés ! Tu comprends, ça ? Tu peux essayer de

comprendre et de te taire quand je travaille ? dis-je avec une violence à peine contenue.

– Oui, répond maman, toute piteuse, j’ai compris, j’ai bien compris...

Puis elle ajoute, un peu plus bas, osant à peine :

– Mais j’ai cru que tu faisais une petite pause, c’est pour ça que je suis las de l’écouter et lui coupe la parole :

– Tu n’as pas à croire, je te l’ai dit et redit : quand tu me vois à mon poste de travail, même si je ne suis pas en train de taper à la machine, tu ne me parles pas. Entre deux vagues d’inspiration, j’ai besoin de rester concentré, j’ai besoin de silence ! Je te le répète encore une fois ou c’est bien enregistré ?

– C’est enregistré, répond maman, pitoyable, je te dérangerai plus.

Puis elle disparaît enfin.

Je relis ce que je viens d’écrire, et c’est reparti, le reste s’enchaîne. Mon crâne est ouvert et mon esprit reçoit les mots de Dieu. Je tape à la machine le plus vite possible, les phrases continuent à se succéder rapidement. Tout vient sans effort. J’écris sans m’apercevoir du temps qui passe. Au bout de quelques heures, la faim me saisit et je demande à maman de m’apporter sur un plateau mon café au lait et ma tartine beurrée pour pouvoir me nourrir tout en continuant à écrire. Maman s’exécute. Pas pratique de taper à la machine en mangeant mais je me débrouille. J’achève encore un paragraphe. Puis, le silence se fait dans mon esprit. J’attends, dix minutes au moins, mais je n’entends toujours rien. L’inspiration a disparu comme

elle était venue. Je regarde ma montre. Il est déjà six heures. Je me lève, je m'étire en me disant : « Je crois que j'ai bien mérité un peu de repos ! Si Dieu me l'accorde, bien sûr... ».

Serein, pleinement satisfait du travail accompli, je m'affale dans le canapé et allume une cigarette. Peu après, maman qui passe par là, me voyant au repos, vient s'asseoir à côté de moi. Toute excitée, elle me demande :

– Alors ? Comment ça s'est passé ?

– C'est étrange, dis-je davantage pour moi-même que pour répondre à maman, quand j'écris, je n'entends pas la voix de Dieu comme je l'ai entendue hier ; j'entends ma voix, mais les mots qu'elle me dicte viennent d'ailleurs, je n'ai pas besoin de les chercher, mon esprit ne fait que les recevoir.

– Ça prouve que c'est bien Dieu qui te les souffle ! s'écrie maman, de nouveau exaltée, tu es l'Élu, mon fils ! Tu vois, je te l'avais bien dit ce matin qu'il ne fallait pas s'inquiéter et que ça viendrait !

– Ça, pour venir, ça vient ! dis-je en revenant à moi brusquement, mais ça vient n'importe quand ! Manifestement, Dieu n'a pas l'intention de composer avec mon emploi du temps. Il va falloir s'adapter, il n'y a pas le choix, à partir de maintenant, plus d'horaires ! Plus d'emploi du temps ! Ça viendra quand ça viendra ! Je viens de comprendre : l'inspiration n'a pas d'heure.

Je songe un instant à ma découverte et poursuis :

– Tiens ! Demain, n'oublie pas de me faire penser à acheter un carnet quand j'irai faire les courses ; je pourrai l'avoir

toujours avec moi, accompagné d'un stylo, au cas où l'inspiration viendrait quand je suis dehors, dans la rue, au supermarché, n'importe où à n'importe quel moment... Et puis avant de me coucher, je pourrai le mettre sur ma table de chevet, Dieu est encore capable de m'envoyer une vague d'inspiration en pleine nuit... Oui, note-le pour qu'on soit sûr de ne pas oublier : « achat carnet ». Ah ! Et puis il faut que je rachète du papier, on n'en a presque plus. Note-le aussi et laisse le mot bien en évidence sur la table.

Maman obéit rapidement. Puis, profitant d'un silence, elle me demande, l'air inquiet une fois de plus – ma mère s'inquiète à tout bout de champ – :

– Marcelin, mon chéri, il y a quelque chose qui me tracasse : s'il y a plus d'emploi du temps et plus d'horaires, comment je saurai, moi, à quelle heure je dois préparer les repas ?

– Mais c'est pour moi qu'il n'y aura plus d'horaires, l'inspiration est imprévisible, tu comprends ? Toi, tu n'auras qu'à préparer les repas aux heures habituelles, et je te rejoindrai à table quand je pourrai, c'est-à-dire quand je ne serai pas en pleine inspiration. C'est simple !

– Alors chaque fois que tu seras inspiré juste à l'heure du repas, tu mangeras rien, comme tout à l'heure ?

N'ayant pas l'intention de m'attarder sur ce sujet qui m'indiffère, je tente de conclure :

– Je mangerai plus tard, tu me réchaufferas le plat, et le problème est réglé.

Mais maman ne s'arrête pas là :

– Oui mais il y a des plats qui se réchauffent et d'autres qui se réchauffent pas, comme le jambon purée de ce midi...

– Arrête avec ce jambon purée ! dis-je en sentant monter en moi l'exaspération, le cas échéant, je mangerai une tartine, ça n'a pas une grande importance, il me semble !

– « Le cas échéant », qu'est-ce que ça veut dire ? me demande maman.

– Je t'expliquerai ça une autre fois.

Absorbée par son idée fixe, elle se contente de cette réponse, et reprend immédiatement :

– Mais tu peux pas sauter des repas comme ça, tu vas tomber malade...

Je suis fatigué de l'entendre. Cela doit être perceptible, à en juger la réaction de maman qui n'insiste plus et ajoute, tout à coup penaude :

– Bon, je te laisse te reposer. Moi je vais écosser les petits pois.

Puis elle finit par bredouiller en s'en allant :

– Quand même, j'espère que tu pourras souvent manger avec moi, comme avant...

Je voudrais regarder la télévision tranquillement, maintenant que je suis seul, mais je n'arrive plus à être tranquille. Je ne peux pas m'empêcher de penser que l'inspiration peut surgir à tout moment, pas seulement au milieu d'un jambon purée, mais aussi quand je me repose devant la

télévision, comme maintenant, et pendant que je me laverai, me raserai, me coifferai, etc. Je sais bien qu'il faut faire des sacrifices quand on a une mission divine à accomplir, mais si je ne peux plus rien faire sans crainte d'être interrompu à tout moment, je finirai par devenir fou ! Ce n'est pas possible, je ne peux pas être sur le qui-vive en permanence !

M'ayant manifestement entendu penser, Dieu intervient :

– Tu accordes trop d'importance à ton petit bien-être. Oublie-le un peu et ne vis que pour notre Œuvre. Si tu as toujours à l'esprit la grandeur de la mission que je t'ai confiée, il te sera égal de ne pas voir la fin d'un film, comme tu le redoutes en ce moment. Cesse de te plaindre et ne perds pas de vue l'essentiel : être toujours disponible pour l'inspiration, quelque soit le moment où elle vient.

Il faut maintenant que tu comprennes que l'on ne peut pas être l'Élu et avoir une vie tranquille !

J'attends la suite, elle ne vient pas. Tout est dit.

Le Seigneur m'a un peu bousculé, mais je crois qu'il a eu raison.

Tandis que je médite sur ses paroles sacrées face à la télévision que je ne regarde plus, maman arrive dans le salon, s'approche de moi et, craignant toujours de me déranger – ce qui est le cas en l'occurrence –, me demande timidement :

– Mon chéri, j'ai du temps pendant que le poulet cuit... Je peux lire un petit peu ce que tu as écrit ?

Non seulement elle interrompt le cours de ma méditation, mais en plus, pour me poser cette question-là !

– Surtout pas ! dis-je avec empressement, j’ai oublié de t’en parler tellement c’est évident : je ne suis pas en train d’écrire un livre ordinaire ! Personne, pas même toi, ne doit lire un mot du Livre Sacré jusqu’au jour où il sera achevé.

– Oh... Juste quelques phrases du début, exceptionnellement, insiste maman, après je te le demanderai plus jamais, c’est promis.

Je m’efforce de garder mon calme.

– Je n’ai peut-être pas été assez clair. Alors je te répète que tu pourras commencer à lire ce livre le jour où j’aurai écrit le dernier mot suivi du point final.

J’ai réussi à ne pas exploser, mais le ton a été ferme.

– Bon, d’accord... je lirai rien, j’attendrai la fin, répond maman, contrariée.

Puis elle regagne sa cuisine pour préparer le dîner.

Je reste là un moment, immobile sur le canapé, toujours face au téléviseur en marche. Je retrouve mes pensées et me remémore la voix de Dieu. Ses paroles se répètent dans mon esprit. Je compte en faire bon usage. La tâche est difficile mais je n’ai pas le choix : « On ne peut pas être l’Élu et avoir une vie tranquille ! »

Eprouvé par tant de changements, épuisé par cette première journée de mission, je ne pense à présent qu’à me doucher rapidement et à dîner de même, pour me coucher au plus vite.

Enfin dans mon lit, je n’ai même plus la force de penser un instant et m’endors l’esprit vide.

Aujourd'hui, deuxième jour de ma mission, je n'ai cessé d'écrire, l'inspiration ne m'ayant pas quitté de la journée. Même au supermarché, j'ai dû m'arrêter un instant au milieu d'un rayon pour noter une phrase dans le carnet que je venais de choisir.

Il est sept heures moins vingt, je viens seulement de m'arrêter.

Tandis que je quitte le monde intemporel de mon livre pour revenir à la réalité, une nouvelle inquiétude tout à coup me saisit : je pense à toutes ces heures de travail, chaque jour, je n'ai pas l'habitude, je crains que ce ne soit trop fatigant à la longue, et que j'y perde ma santé.

– De toute façon, dis-je tout haut pour me rassurer une fois encore, Dieu n'a aucun intérêt à m'épuiser s'il veut que je puisse terminer le Livre Sacré.

Maman qui passe par là pour débarrasser mon bol vide, répond, croyant que je lui parle :

– Ben bien sûr mon chéri, Dieu veille sur toi, il te ménagera, j'en suis sûre. Tu vois, là, je te parie qu'il t'enverra

plus d'inspiration jusqu'à demain pour que tu puisses te reposer.

– Tu as l'air de drôlement bien connaître Dieu, toi, dis donc...

Maman reconnaît mon ton railleur. La réaction ne se fait pas attendre :

– Tu te moques de moi ! J'aime pas quand tu te moques de moi comme ça, dit-elle en prenant sa moue boudeuse, avant de regagner sa cuisine, son territoire, son refuge.

Pendant que maman commence à préparer le dîner, je m'apprête à prendre ma douche. J'emporte dans la salle de bain mon carnet et mon stylo que je pose sur une étagère, après avoir poussé deux ou trois objets de toilette, puis je me déshabille, entre dans la douche, et fais couler l'eau chaude sur ma peau avec un grand plaisir que je crois mérité. Je me lave gaiement, fais bien mousser mon shampooing, et, tout à coup, malgré mes résolutions toutes fraîches, consécutives aux paroles de Dieu, de faire ce que j'ai à faire sans me poser de questions, je me mets à imaginer, affolé : si l'inspiration me venait au moment où je suis comme ça, la tête encore pleine de shampooing... J'essaye tout de suite de penser à autre chose, mais je ne peux pas, et je continue : il faudrait que je sorte de la douche tout dégoulinant, ça mettrait de l'eau partout, le shampooing coulerait dans mes yeux, et j'aurais toutes les peines du monde à écrire dans mon carnet sans le mouiller... Peut-être même que je glisserais au moment de sortir de la douche, les pieds tout savonneux, et que je me casserais une jambe ou autre chose !

Mais, grâce à Dieu, rien de ce que je viens d'imaginer ne s'est produit : j'ai déjà fini de me rincer, et je sors de la douche, soulagé. Les choses n'arrivent jamais quand on s'y attend, dit-on.

S'il est entendu que je ne dois jamais oublier l'essentiel : l'accomplissement de ma mission divine, j'ai besoin cependant d'avoir le temps de me laver, comme tout le monde, Dieu ne peut pas l'ignorer.

Pendant le dîner, avec – j'en ai la certitude – l'assentiment du Seigneur pour la récompense après le travail, je prends le temps de savourer le repas que maman a préparé. Je me sens bien, très bien, mais fatigué, je veux dire, l'esprit fatigué. S'il est vrai que je n'ai pas à faire l'effort de chercher les mots que j'écris, recevoir l'inspiration n'est pas si facile, il faut la suivre, elle est rapide !

Maman me pose trente-six questions que j'entends à peine et auxquelles je réponds n'importe quoi, une fois de plus. Elle s'en aperçoit au bout d'un moment, je dirais dix minutes environ, et finit par se taire, à contrecœur. Enfin le silence ! Je comprends sa frustration mais cela ne change rien : je n'ai pas envie de parler, je n'ai pas envie d'écouter, j'ai besoin de silence, et même de silence intérieur ; tant de mots inspirés se sont succédés dans mon esprit toute la journée !

En jetant machinalement un coup d'œil sur l'horloge, je m'aperçois que nous avons manqué les actualités. Encore une fois, l'inspiration a tout bouleversé, et nous nous adaptons.

Le dîner terminé, pendant que maman débarrasse la table et fait la vaisselle, je m'apprête à passer une soirée reposante. Bien sûr, je dispose tout d'abord sur le guéridon mes petites affaires : cendrier, cigarettes, briquet, sans oublier le carnet et le stylo, au cas où viendrait encore une petite phrase... Je m'installe confortablement sur le canapé, la télécommande à la main. J'allume la télévision, je passe d'une chaîne à une autre et finis par m'arrêter sur un programme au hasard, puis je coupe le son.

Dès qu'elle a fini sa vaisselle, maman me rejoint et s'assoit près de moi avec son tricot. S'apercevant bien sûr qu'il n'y a pas de son, elle me demande :

– Le son marche plus ?

– Si, dis-je d'une voix lasse, mais j'ai besoin de regarder la télévision sans le son pour laisser divaguer mes pensées, pour reposer mon esprit...

Maman peine à y croire :

– On va regarder l'image sans le son pendant toute la soirée ?

– Sans doute, oui.

– Ah bon, répond-elle sans insister, me voyant déterminé.

Très vite, ma vue se trouble face à l'écran, et je m'évade. Maman a compris : ce n'est pas encore maintenant que je lui dirai quelques mots de ma nouvelle vie d'Élu en mission. Résignée, elle se contente de tricoter à mes côtés.

Au bout d'un certain temps cependant, ne pouvant parler à un absent et osant à peine bouger, de crainte de me déranger

dans l'état où je suis, elle semble s'ennuyer et abandonne son tricot.

– Bon... je vais te laisser tranquille, moi je vais me coucher, dit-elle un peu tristement avant de m'embrasser sans m'épargner ses « Bonne nuit mon chéri, repose-toi, dors bien mon cœur, etc. ».

Avant que maman ne quitte le salon avec sa frustration, je reviens plus ou moins à la réalité, pensant à lui dire au dernier moment :

– Ah ! Demain, ne me réveille pas, puisque c'est Dieu qui veut tout diriger, il décidera à quel moment je dois me lever. Dorénavant, je m'en remets entièrement à lui.

– C'est comme tu veux mon chéri, ne t'inquiète pas, je te réveillerai pas, répond-elle en s'éloignant.

Cet échange de quelques mots m'a sorti de ma torpeur, et je repense à présent à ce qui m'arrive : Dieu lui-même m'a confié une mission ! Dieu m'a choisi, moi ! Je suis bien l'Élu ! J'avais beau le savoir depuis toujours, j'en ai maintenant la confirmation ! Je n'ai qu'à écrire le Livre Sacré, et quand je l'aurai fini et qu'il sera lu dans le monde entier, je serai vénéré par toute l'humanité !

Je voudrais rester éveillé toute la nuit pour savourer mon bonheur, tout cela est si exaltant ! Mais – trop d'émotions justement – le sommeil vient déjà, et je décide raisonnablement d'aller me coucher. Je dois me reposer, il ne faut pas oublier que demain j'aurai encore bien du travail.

Tandis que je me brosse les dents, retire et suspends ma robe de chambre à sa place, puis me glisse dans mon lit, je ne cesse encore de penser : Je suis l'Élu ! Dieu m'a choisi ! Je suis l'Élu ! Et je me répète ces mots grisants jusqu'à céder au sommeil.

Cela fait à présent cinq jours que j'écris du matin au soir et je ne m'en lasse pas. Les moments de repos sont nécessaires mais deviennent fades.

Aujourd'hui, c'est dimanche. Le dimanche étant le jour du Seigneur, il allait de soi, pensais-je sans enthousiasme, que je devrai me reposer comme tout le monde ce jour-là. Eh bien non ! A l'instant même, tandis que je digère mon petit déjeuner, étendu sur le canapé, m'étant déjà préparé à m'ennuyer pour la journée, Dieu se manifeste, me disant clairement :

– Le dimanche ne sera pas un jour de repos pour toi. Il est urgent de finir le Livre Sacré. Le monde va très mal. Tu n'as pas le temps de te reposer.

Silence. J'attends un instant, jusqu'à être sûr qu'il ait fini de parler – on ne coupe pas la parole à Dieu –, et je lui demande, à la fois ravi d'échapper à l'ennui du dimanche et inquiet :

– Mais comment ferai-je quand ma tante sera là ?

– Je ne m'occupe pas de ce genre de détails, tu trouveras une solution, je te connais.

Puis Dieu se tait. Moi aussi. Encore une fois, j'attends un peu... De nouveau, le silence. Le Seigneur a parlé et il n'a rien à ajouter.

Après avoir réfléchi un instant, je rejoins maman dans la cuisine pour lui annoncer :

– Dieu vient de me parler.

Les mains dans la vaisselle du petit déjeuner, elle s'interrompt immédiatement et me regarde, prête à écouter.

– Il m'a dit que le dimanche n'était pas un jour de repos pour moi. Ce qui veut dire que l'inspiration peut surgir n'importe quand dans la journée comme les autres jours. Alors dorénavant, le dimanche, pour notre petite réunion de famille, nous nous installerons dans la cuisine. On rajoutera notre chaise pliante, c'est l'occasion de s'en servir. On sera un peu à l'étroit mais on s'arrangera, et comme ça, quand je serai inspiré, j'irai écrire dans le salon.

Maman me regarde à présent fixement, interloquée. Il faut toujours tout lui expliquer !

– Oui, tu sais bien que j'ai besoin d'écrire dans de bonnes conditions. Il est évident que ça favorise l'inspiration. Il me faut de l'espace, de la lumière, et du silence ! Bref, le salon est l'endroit idéal pour écrire et que l'on soit dimanche n'y change rien.

– Mais on peut quand même pas recevoir ta tante dans la cuisine ! intervient maman qui a retrouvé sa voix.

Je poursuis, imperturbable :

– Elle est très bien, cette petite cuisine, c’est intime, et avec une jolie nappe sur la table, ce sera parfait.

Et maman cède à regret mais elle cède, comme toujours :

– Bon, finit-elle par dire en retournant à sa vaisselle, je mettrai la table à la cuisine.

– Parfait, dis-je sans un mot de plus.

Puis je réfléchis.

– Au fait, reprend maman, qu’est-ce qu’on va lui dire à ta tante ? Il faudra bien inventer quelque chose pour qu’elle accepte de passer tout l’après-midi à la cuisine, et puis tous les dimanches comme ça...

– Je viens d’y penser, il vaut mieux attendre le moment venu, suivant sa réaction...

– Mais il faut bien un début au moins, insiste maman, tiens, j’ai une idée, je commencerai par lui dire que tu as un travail, un travail à domicile, et que tu as besoin d’être à ton aise, seul dans le salon, pour pouvoir te concentrer quand tu tapes à la machine. Elle nous posera sûrement des questions, et alors là, on improvisera...

– Oui, c’est ça ! Un travail à domicile ! C’est une très bonne idée, dis-je avant de retourner à mes occupations.

Direction le canapé de nouveau. L’enthousiasme n’y est pas mais c’est encore là que je suis le mieux. Au programme bien sûr : mon petit cocktail télévision cigarettes, en attendant l’inspiration qui n’a pas l’air pressée de se manifester.

Si Dieu était un homme, je crois qu’il m’agacerait parfois, ou me mettrait en colère, ou les deux en même temps. Il faut

dire qu'aujourd'hui, il y aurait de quoi se fâcher : Il m'annonce haut et fort que j'écrirai le dimanche comme les autres jours, et à onze heures et demie passées, pas un mot ne m'est venu à l'esprit. Je ne m'inquiète pas outre mesure : le Livre Sacré est né à présent, et Dieu est avec moi plus que jamais, mais je m'ennuie. Je passe en revue toutes les chaînes de la télévision et rien ne m'intéresse.

Maman, déjà habituée à me voir taper à la machine en permanence, m'apercevant ainsi inactif, me demande évidemment :

– Alors ? Ça vient pas ce matin ?

– Non, pas pour le moment, dis-je sans épiloguer.

Elle m'agace à être tout le temps sur mon dos, comme ça, avec ses questions... Je n'ai aucunement l'intention de parler avec elle de cette matinée improductive. Mais maman, égale à elle-même, continue :

– Remarque, on connaît pas les pensées de Dieu. Il faut prendre les choses comme elles viennent, c'est tout, puisqu'elles viennent de lui. C'est la deuxième fois qu'il fait ça, le premier jour de ta mission déjà, toute une matinée sans inspiration ! Et tu vois, ça a fini par venir. Et quand ça vient pas, tu peux en profiter pour te reposer, comme maintenant. Il faut avoir confiance en Dieu, il sait ce qu'il fait.

Ça y est. Elle a fini. Elle se tait.

Elle me fatigue avec ses commentaires. De plus, il faut toujours qu'elle débarque de nulle part quand j'ai besoin d'être

seul. Je voudrais juste pouvoir m'ennuyer tranquillement, sans parler et sans bouger du canapé.

Par bonheur, maman qui ne trouve rien à ajouter quitte enfin le salon pour regagner sa cuisine.

– On va bientôt manger, mon chéri. Ça sera prêt dans un quart d'heure, dit-elle en s'éloignant.

Ce quart d'heure n'en finit pas, je ne sais pas quoi faire d'autre que de rester avachi devant ma sacro-sainte télévision.

Enfin arrive l'heure de se mettre à table ! Le déjeuner suivi de la sieste viendront tromper mon ennui.

Comme tous les dimanches, ma tante arrive avec son quart d'heure de retard habituel. Elle sonne deux fois coup sur coup (ça m'a toujours agacé), je viens lui ouvrir la porte, on s'embrasse inévitablement, je m'occupe de ses effets, et je prends le paquet qu'elle me tend en disant :

– Aujourd'hui, j'ai pris une tarte aux fraises. C'est déjà le début de la saison.

Je remercie ma tante et brusquement une phrase me vient à l'esprit.

– Excuse moi, lui dis-je en lui rendant son paquet, je reviens tout de suite.

Et je la laisse en plan avec sa tarte aux fraises.

Maman arrive à son tour pour accueillir sa sœur.

– Mais qu'est-ce qu'il lui prend ? demande ma tante. Il était là, on s'est embrassé, et tout d'un coup, il a foncé dans le salon, et le voilà qui tape à la machine maintenant !

– Je vais t’expliquer, dit ma mère en entraînant ma tante vers la cuisine.

Moi, je tape toujours à la machine. Comme cela m’arrive systématiquement depuis que j’ai commencé à recevoir l’inspiration divine, une phrase en engendre d’autres...

– On se met à la cuisine ? s’étonne ma tante.

– Oui oui, répond maman avec nervosité, justement, il faut que je t’en parle, tu vas comprendre... Viens t’asseoir.

Tiens ! Seulement quelques lignes pour le moment. L’inspiration s’est très vite dissipée cette fois. Décidément, moi je suis prêt à travailler, mais c’est elle qui semble se reposer le dimanche ! Je dois avouer que je suis un peu déconcerté : Dieu lui-même m’a pourtant dit que je n’aurai plus le temps de me reposer. J’ai parfois du mal à comprendre ses intentions... Et je me rappelle alors cette phrase qui répond à toute question : « Les voies du Seigneur sont impénétrables ». Toujours est-il que je n’ai plus rien à écrire. Mais je n’ai pas envie de rejoindre tout de suite les deux sœurs. Non, j’ai envie d’assister en cachette à leur conversation pour me divertir un peu – j’ai toujours aimé écouter aux portes –, cela m’amuse d’autant plus qu’il s’agit de moi. Je me lève et me dirige lentement vers la cuisine, en m’appliquant à ne pas faire de bruit. La porte est entrouverte et, maintenant plaqué contre le mur du couloir, je peux entendre sans être vu :

– Et finalement, dit maman, Marcelin a trouvé un travail à domicile.

– Marcelin ? Un travail ? Mais quel travail ? demande ma tante stupéfaite.

Saisie par la nouvelle, elle en oublie qu'elle est reçue dans la cuisine et s'assoit machinalement. Maman fait de même et se lance :

– Eh bien en fait, il travaille pour une société de... enfin c'est des hôtels, une chaîne d'hôtels, des hôtels-clubs ou des clubs-hôtels, je sais plus, comme on fait maintenant, tu sais... et dans ces clubs, il y a des animations pour les touristes, pour leurs clients, quoi... et alors, ils ont besoin de quelqu'un pour chercher tout le temps des nouvelles idées d'animations, et comme Marcelin a beaucoup d'imagination, il a été pris. Alors dès qu'une idée lui vient, il doit tout de suite la taper à la machine pour ne pas l'oublier, et c'est pour ça qu'il a besoin de...

– Mais comment il a eu ce travail ? s'empresse de demander ma tante, interrompant sa sœur.

– Comment ? Eh bien c'est un coup de chance, continue à improviser maman comme elle peut, il a un cousin... du côté de son père... qui travaille dans cette chaîne d'hôtels-clubs ou de clubs-hôtels, et... il a présenté Marcelin au patron, et le patron l'a engagé.

– Comme ça ? Juste avec son « imagination » ? Sans diplôme ? Sans C.V. ?

– Un coup de chance, je te dis !

– Et il est payé combien ?

– Il est payé six mille francs... à peu près...

– Pour quelqu’un qui n’a aucune formation, c’est déjà pas mal...

Manifestement, maman, entraînée par les questions de ma tante, peine à aborder l’essentiel : la convaincre d’accepter à partir d’aujourd’hui de passer nos dimanches en famille à la cuisine pour laisser le salon à ma disposition.

Et ma tante continue :

– Ça, j’en reviens pas ! Marcelin travaille !

Un instant de silence me fait penser que je devrais profiter de l’absence avérée d’inspiration pour voir un peu ma tante. J’avoue que je m’y sens forcé : nous la recevons tout de même, et je suis bien élevé. Et puis, outre une envie subite de tarte aux fraises, il faudra bien que je me mêle à un moment ou à un autre à la conversation, pour appuyer les mensonges de ma mère.

J’entre dans la cuisine et, tandis que je m’assois sur la chaise inoccupée, maman s’empresse de m’informer – croit-elle, ignorant que j’ai tout entendu – :

– Je disais à ta tante que tu travailles pour une chaîne de clubs-hôtels et que tu dois chercher des idées d’animations pour leurs clients, dit-elle d’un trait.

– Oui, enchaîne ma tante convaincue, j’ai appris la nouvelle ! Ça y est, tu travailles, tu gagnes de l’argent, comme tout le monde ! Et quel coup de chance, un travail à domicile, comme ça, sans diplôme ! Un vrai cadeau du ciel !

– Je reconnais que j’ai eu de la veine, dis-je en prenant un air enthousiaste.

Ma tante veut tout de suite en savoir plus :

– Ta mère m’a expliqué un peu ce que tu fais... ça doit être plutôt amusant d’inventer des animations pour ces... « clubs-hôtels »...

– Ben... oui... mais en même temps, c’est pas si facile que ça en a l’air, dis-je pour dire quelque chose.

– Et l’idée que tu viens d’avoir, là, c’était quoi ? me demande encore ma tante avec curiosité.

– Eh bien c’était l’idée d’un jeu, dis-je mal assuré, ne sachant quoi ajouter.

– Oui mais raconte, insiste ma tante, c’est quoi ce jeu ?

Cette fois, embarrassé ou pas, je suis bien obligé de répondre :

– Alors c’est un jeu pour les clients des clubs-hôtels, donc, et ça se joue en plein air... autour d’une piscine. Les joueurs doivent être en maillot de bain, bien sûr... Alors il y a deux équipes et heu... chaque équipe se met à un bout de la piscine... et il y a une corde, une grande corde qui la traverse, et chaque équipe tient un bout de la corde... et ils doivent tirer la corde chacun de leur côté, et l’équipe qui fait tomber l’autre dans l’eau a gagné.

– Mais je crois que ça existe déjà, le jeu de la corde, me dit ma tante d’un air déçu.

– Oui... mais pas avec une piscine, là, tout ce qui fait l’intérêt de la chose, c’est que les perdants tombent dans la piscine, dis-je avec conviction, c’est ça qui est drôle...

Je croyais avoir clos le sujet mais ma tante reprend :

- Je crois bien que la piscine, dans ton jeu, ça existe aussi... Tu devrais trouver autre chose.

Très embarrassé, je ne sais que répondre. Heureusement, ma tante pense au bon côté des choses et conclut :

- Enfin, tu travailles et tu es payé, c'est l'essentiel !

Maman, sur le point de parler, n'en aura pas le temps :

- Au fait, reprend ma tante, qu'est-ce qu'on fait agglutinés dans la cuisine, comme ça ?

- J'allais t'expliquer justement, répond maman avec embarras, Marcelin est obligé d'être seul dans le salon pour travailler parce que même si on s'arrête de parler pendant qu'il tape à la machine, il suffit qu'il y ait une présence autour de lui pour qu'il se déconcentre, et quand il se déconcentre, il perd ses idées... Alors j'ai pensé qu'on pourrait s'installer dans la cuisine...

Maman plaidant ainsi ma cause, je n'ai rien à ajouter, et laisse faire les deux sœurs. De toute façon, que cela plaise à ma tante ou pas, je ferai évidemment ce que je veux.

- Mais pourquoi on ferait pas le contraire ? suggère cette dernière. Marcelin s'installerait dans la cuisine avec sa machine à écrire, sur la table il y a largement la place, et comme ça, on pourrait passer l'après-midi dans le salon, comme d'habitude, et Marcelin nous rejoindrait quand il n'aurait pas d'idées...

- Alors ça c'est pas possible, répond maman toujours embarrassée, parce que Marcelin se sent beaucoup mieux dans le salon pour travailler... il y a plus de lumière que dans la

cuisine, ça fatigue moins les yeux... et puis sur la grande table, il est quand même plus à son aise... il faut le comprendre...

– Je comprends que ça changera jamais, dit ma tante en soupirant, Marcelin est le roi ! Eh bien restons coincées dans la cuisine, puisque ça arrange Marcelin !

Maman, qui a tout dit, tente de clore la conversation :

– Allez, maintenant, on va manger cette bonne tarte aux fraises !

Mais ma tante ne s'arrête pas là :

– Donc, si j'ai bien compris, à partir d'aujourd'hui, nous passerons tous les dimanches après-midi dans la cuisine, c'est ça ?

Maman, très mal à l'aise, bredouille quelques mots incompréhensibles.

– Puisque le roi le veut, il ne faut pas le contrarier, conclut enfin ma tante, visiblement fâchée.

Pour un premier dimanche à la cuisine, on pouvait s'y attendre. Elle finira bien par s'y faire. Pour l'heure, maman sert tout le monde en silence, puis nous dégustons la tarte aux fraises.

– Elle est délicieuse, cette tarte ! La pâte, les fraises, la crème, tout est bon ! commente maman pour tenter de changer d'ambiance, mais en vain.

– C'est une tarte aux fraises, balance ma tante.

– Oui mais il y a tarte aux fraises et tarte aux fraises, insiste maman avec maladresse.

Moi je ne m'en mêle pas. Je savoure.

Peu à peu, ma tante, qui n'est pas une mauvaise femme, se radoucit déjà. Elle s'y fera, vous dis-je, elle s'y fera...

Les deux sœurs se mettent à bavarder, elles m'oublient un peu, au profit de leur second sujet préféré : les rumeurs. Ça y est ! C'est parti : « Il paraît que... et il paraît que... ». Je les écoute en fumant, en attendant que le temps passe...

Toujours pas d'inspiration. Décidément, je ne comprends pas pourquoi Dieu me délaisse.

La petite réunion de famille s'achève quand le bavardage s'épuise.

Après le départ de ma tante, gavé de vaines paroles, fatigué par l'ennui, j'ai besoin de me distraire. Ayant disposé sur le guéridon toutes mes petites affaires – de quoi fumer et de quoi écrire –, j'allume la télévision presque machinalement, je m'installe sur le canapé, puis, la télécommande à la main, je passe en revue toutes les chaînes, comme toujours, et choisis de regarder un reportage sur les concours de beauté pour chiens. A défaut d'écrire, je vais m'amuser un moment ! Je ne veux pas en perdre une miette !

Au bout de quelques minutes, alors que je suis complètement absorbé par ce que je vois, ma mère beugle de la cuisine où elle s'affaire :

– T'as vu, on s'est bien débrouillé, hein mon chéri ?!

– Oui, très bien, dis-je en forçant la voix, sans ajouter un mot dans l'espoir qu'elle me laisse tranquille.

Mais maman revient à la charge, cette fois, elle est sur le pas de la porte du salon et me dit en essuyant une assiette :

– Quand même, mon idée des animations dans les hôtels-clubs, il fallait le trouver, hein ! Je sais pas comment j’ai fait, c’est venu comme ça, tiens, comme toi quand t’es inspiré !

– Comparons ce qui est comparable, dis-je sans détacher les yeux de l’écran.

Maman ne m’a même pas entendu, et continue, toute excitée :

– Et tu as vu, ta tante m’a cru tout de suite ! Il faut dire que...

Fatigué de l’entendre, je l’interromps :

– Oui, on s’est très bien débrouillé tous les deux, mais maintenant je voudrais regarder la télévision. On a assez parlé pour aujourd’hui.

– Oh qu’il est mignon ! s’exclame maman en apercevant sur l’écran un petit chien avec un nœud rose sur la tête.

Décidément, elle m’exaspère.

Friande elle aussi de reportages en tous genres, elle reste là, debout avec son assiette et son torchon à la main, face à la télévision, non loin de moi. S’il est vrai que sa présence trouble ma tranquillité, je ne peux quand même pas lui interdire la télévision !

A peine le reportage s’est-il achevé qu’un autre commence, pour mon plus grand plaisir. Cette fois, il s’agit d’un homme qui est né sans mains et qui fait tout avec ses pieds. C’est

incroyable ce qu'il peut faire rien qu'avec des pieds ! Il arrive même à éplucher une orange !

– Eh ben dis donc, le pauvre homme, il doit se laver les pieds sans arrêt pour faire tout ça avec, et puis ça doit pas être facile non plus de se laver les pieds sans mains... C'est quand même terrible ! ne peut s'empêcher de commenter maman.

Concentré sur l'émission dont je ne veux pas rater une seconde, je demeure résolument silencieux. A présent, l'homme sans mains a disparu et fait place à un autre phénomène : un original qui vit en symbiose avec la nature, dans une cabane au milieu d'une forêt, et qui se nourrit d'insectes, de larves, et de vers de terre.

– Bah ! Ça je pourrais jamais ! dit-elle, comme tout le monde, en regardant l'homme avaler toutes ces horreurs vivantes.

Maman est si prévisible... Je m'attendais à cette réaction. Décidément, elle ne me surprendra jamais.

Déjà le générique, l'émission s'achève à mon grand regret.

– Eh ben voilà, c'est fini. Toutes les bonnes choses ont une fin ! dit maman en retournant à la cuisine.

C'est aussi la fin de la journée, une journée perdue sans l'inspiration promise. Nous n'avons plus qu'à reprendre notre ancien emploi du temps :

Après la douche, le dîner – maman ne peut pas s'empêcher encore de parler pour ne rien dire –, puis nous passons de la cuisine au salon pour nous installer devant la télévision. D'abord, les actualités – maman n'est toujours pas fatiguée de

s'exprimer et ne m'épargne pas ses commentaires –, puis la météo – elle écoute un instant, et le sujet l'inspire encore –, et bien sûr, le moment des publicités que je regarde toujours avec plaisir, tandis que maman finit par débarrasser la table et faire la vaisselle.

Quand maman me rejoint sur le canapé et que mon film commence, vient, comme chacun sait, le moment de se taire. C'est une règle sur laquelle je ne transige pas et maman le sait bien – je l'ai laissée jacasser pendant les documentaires, puis, comme d'habitude, pendant le repas et les actualités, c'est déjà beaucoup. Je dois dire qu'elle s'améliore de jour en jour depuis quelques temps – il est vrai que je deviens moi-même de moins en moins patient – : pendant les programmes du soir, plus de questions, c'est tout juste si elle s'autorise un petit commentaire de temps en temps.

Tandis que maman tricote sagement, je fixe l'écran, concentré sur le film, quand d'un moment à l'autre, ce que je vois et entends ne pénètre plus mon esprit : tout à coup, je repense à ma mission. J'ai tellement hâte d'avoir fini le Livre Sacré qui fera de moi l'Élu aux yeux de tous ! Finalement, ce dimanche qui, d'après Dieu en personne, se devait d'être productif, s'est avéré, à peu de chose près, semblable à tous les autres. Remarquez, je n'y crois plus trop mais ça peut encore venir... Soudain, je me rappelle ce que j'avais compris puis oublié : l'inspiration n'a pas d'heure. Ça y est ! A l'instant même où j'y pense, elle revient et me souffle d'un seul coup deux longues phrases. Pas de panique, elles sont dans mon

esprit, je les tiens pour le moment, mais il faut faire vite. Oubliant mon carnet, je me précipite sur ma machine à écrire en me répétant les deux phrases inspirées pour les taper enfin et les fixer sur le papier. Suivent d'autres phrases, et d'autres encore. Quelle félicité ! Le Livre Sacré reprend vie ! C'est chaque fois magique ! Je ne cesse d'écrire ainsi jusqu'au moment où maman vient m'embrasser en me souhaitant une bonne nuit, interminablement comme toujours. Heureusement – Dieu l'a voulu peut-être – je ne suis pas au milieu d'une phrase, je viens de finir un passage sublime et je peux me permettre de faire une courte pause. De toute façon, j'y suis contraint, je ne peux pas laisser maman venir me déranger pour la troisième fois tandis que je suis à mon poste de travail, sans réagir :

– Je te l'ai déjà dit et redit : quand tu me vois ici, face à ma machine à écrire, tu ne me parles pas. C'est tout de même pas difficile à comprendre : tu ne me parles pas ! Tu veux bien essayer de te mettre ça dans la tête ?

– Oui, répond maman d'une petite voix, mais... même pour te dire bonne nuit et t'embrasser avant d'aller me coucher ?

– Même, dis-je avec fermeté.

Maman n'ose plus rien dire. Elle s'en va, silencieuse, l'air accablé.

Je sais bien que ma nouvelle vie perturbe la sienne, mais ma mission passe avant tout.

A peine maman est-elle partie que l'inspiration revient et ne me lâche plus jusqu'à minuit. A cette heure tardive, je suis

exténué, et Dieu le sait puisqu'il sait tout. Je termine une phrase et l'inspiration s'arrête. Il est temps d'aller me coucher. Je ne pense plus qu'à me glisser dans mes draps frais.

– **A**llez, s’il te plaît, laisse moi lire juste un petit passage, me demande parfois maman qui brûle de savoir ce que j’écris, en dépit de l’interdiction divine.

Ce matin encore, profitant d’une pause café au lait-cigarette – l’inspiration me laisse des moments de répit –, elle est revenue à la charge, malgré mon refus déjà clairement exprimé et rappelé à sa mémoire il y a quelques jours à peine. J’ai longuement soupiré et lui ai répondu en articulant au mieux pour être bien compris :

– Combien de fois faudra-t-il que je te le répète ? Ni toi ni personne n’est autorisé à lire un seul mot du Livre Sacré. Personne ! Pas un mot ! C’est clair maintenant ?

– Oui, j’ai compris, s’il te plaît Marcelin, ne te fâche pas, je t’assure que j’ai compris cette fois, a répondu maman d’une petite voix désolée qui m’aurait attendri si j’étais un autre.

Le problème semblait réglé. Après avoir terminé mon café au lait et ma cigarette, j’ai repris mon travail, de nouveau inspiré, et je n’y ai plus pensé.

Mais à présent, au milieu de la nuit, alors que je me lève pour aller boire un verre d’eau, je vois de la lumière dans le salon, m’approche, et surprends maman, debout près de ma

machine à écrire, en train de lire une page de mon Livre Sacré ! Elle sursaute en s'apercevant que je suis là, et, pitoyable, repose immédiatement la feuille sur la table et implore mon pardon tout en essayant de se justifier :

– Pardonne-moi Marcelin... Je n'ai pas pu me retenir... Je savais que c'était mal, mais c'était plus fort que moi... Je te demande pardon Marcelin, je regrette, je regrette...

Je la regarde droit dans les yeux pour appuyer ce que j'ai à lui dire :

– C'est très grave ce que tu as fait là. Si je peux te pardonner quand je serai plus calme, je te conseille de demander aussi pardon à Dieu et de jurer sur la Bible que tu ne le feras plus jamais. Et si tu recommences, tu attireras à toi ses foudres !

Craignant la colère du Seigneur plus que la mienne encore, nul doute qu'elle ne remettra jamais son nez dans mes écritures !

Maman file chercher sa Bible, revient immédiatement, et jure, la main droite tendue au-dessus, de ne jamais recommencer. Puis, ne sachant que faire de plus, sans oser me regarder, elle regagne sa chambre au plus vite. Et je pense tout à coup : un jour, on ne jurera plus sur la Bible mais sur mon Livre Sacré qui la remplacera. C'est sûr, la Bible a vieilli, il faut un nouveau texte sacré adapté au monde d'aujourd'hui. Un jour, vous verrez, on jurera sur mon livre !

Debout au milieu du salon, rêvant à ce jour de gloire où mon œuvre sera connue de tous, j'en oublie tout ce qui vient de

se passer. L'esprit transporté, je retourne me coucher comme un automate.

Toujours inspiré – j’en remercie Dieu –, j’écris jour après jour depuis plusieurs semaines.

Les pages s’accumulent. Je travaille à la reconnaissance de l’Élu que je suis. Cela m’enivre !

Vivant quotidiennement au rythme de l’imprévisible inspiration, je me sens étonnamment libéré de mes vieilles habitudes. Je croyais y tenir pourtant, mais tout est si différent aujourd’hui : je suis guidé, et me laisse faire avec bonheur.

Quant à maman, privée de scrabble et de conversation, elle tricote dans sa chambre du matin au soir. J’ai dû lui interdire de tricoter dans le salon, sur le canapé, à deux mètres de moi. Sa seule présence perturbe l’inspiration. Et puis, je ne peux pas m’empêcher de craindre à tout moment qu’elle se mette à parler pendant que j’écris, malgré mon interdiction. Non, maman dans le salon, je ne serais pas tranquille, elle est très bien dans sa chambre, elle s’y habitue peu à peu.

En somme, tout va pour le mieux.

Un instant ! J’ai peut-être parlé trop vite : étant à mon poste de travail comme tous les jours, alors que je viens de recevoir quelques mots que je tape à la machine aussitôt, il se produit quelque chose qui n’était jamais arrivé jusqu’ici : l’inspiration

s'arrête au milieu de la phrase qui venait. Tout à coup, je n'entends plus rien, et ce n'est pas faute d'écouter. Je reste un moment immobile, les mains suspendues au-dessus du clavier de ma machine à écrire, l'esprit ouvert au maximum, prêt à recevoir les mots suivants, et mes efforts sont vains. Puis, changeant de méthode, j'ai beau lire et relire le début de la phrase inachevée, la suite ne vient pas. Découragé, je finis par renoncer.

A présent assis sur le canapé, immobile, je mesure la gravité de l'événement : tant que la phrase ne sera pas complète, la suite ne pourra pas venir et le Livre Sacré, au point mort, sera en péril !

Une phrase inachevée... je suis perplexe. Comment Dieu a-t-il pu m'inspirer une phrase inachevée ? Pour quelle raison ? Je réfléchis mais je n'en trouve aucune. Je me résous alors à attendre sans rien faire. J'essaye de me calmer. J'utilise mon meilleur remède : la télévision bien sûr. Je télévisionne tout le reste de la journée, avec une interruption d'une demi-heure pour les courses, et toute la soirée, même pendant le dîner pour que maman comprenne que je n'ai pas envie de parler. Je regarde ainsi tout et n'importe quoi, tolérant la présence de maman à mes côtés du moment qu'elle tricote en silence, jusqu'au moment où je suis gavé de télévision et me décide à me coucher, fort las de cette journée vide.

Avant de me mettre au lit, je prends soin tout de même, comme chaque soir, de déposer mon carnet et mon stylo sur ma table de chevet, au cas où...

Préoccupé, un morceau de phrase tournant dans mon esprit, et demandant vainement à Dieu une explication, je peine à m'endormir.

Les jours passent. J'ai constamment à l'esprit ma phrase inachevée et ne suis pas à ce que je fais. D'ailleurs, je ne fais presque plus rien. Las de tout, je passe mon temps devant la télévision encore, mais sans la regarder, toujours dans mes pensées, et me lève de temps en temps pour aller à la fenêtre et regarder dehors, très vite dans le vague. Je ne sais que faire d'autre et découvre le désœuvrement.

Me voyant ainsi abattu, maman finit par s'en mêler :

– Tu sais mon chéri, je pense à quelque chose : tu as tellement travaillé pendant des semaines... Dieu veut peut-être que tu te reposes...

– Mais je ne fais que ça, me reposer, depuis cinq jours ! dis-je au bord de la colère, non pas contre maman, pour une fois, mais contre Dieu lui-même.

– Calme-toi mon chéri, en fait, je veux dire que tu te reposes pas vraiment, tu penses tout le temps à cette phrase que t'as pas pu finir, je le sais, je te connais... Ce qu'il faudrait, c'est que tu te reposes à l'intérieur, que tu n'y penses plus. De toute façon, ça finira par venir tout seul, Dieu ne va pas tout arrêter maintenant !

Cette fois, elle n'a pas parlé pour rien, je crois qu'elle a trouvé la solution – les gens simples ont parfois des idées spontanément, sans réfléchir –, et ce qu'elle vient de me dire me fait l'effet d'une révélation : si l'inspiration ne revient pas quand je pense à ma phrase inachevée, elle surgira peut-être si je n'y pense plus.

– Tu n'as pas tort, dis-je à maman qui, les yeux ronds, n'en revient pas, visiblement, que je lui donne raison sans réserve.

Du coup, prenant de l'assurance, elle ajoute, avant de retourner à ses occupations :

– Tu verras, ça va marcher...

Convaincu, je vais immédiatement mettre à profit – une fois n'est pas coutume – le conseil de maman.

Mais ce n'est pas si simple ! Un vrai combat pour chasser les pensées obsédantes ! Non, je ne penserai pas à cette phrase inachevée... De fait, penser que je ne dois pas y penser a pour seul effet de m'y faire penser encore davantage. L'idée de maman n'était pas si bonne, ça m'étonnait d'ailleurs...

Tout à coup, j'ai une idée à mon tour, une idée très simple : au lieu de m'acharner vainement à contrôler mes pensées, il me faut trouver une occupation qui m'absorbera entièrement et ne laissera pas de place à mon obsession, une occupation autre que la télévision qui ne suffit plus en ce moment à capter mon attention. Je réfléchis un instant. Ça y est, j'ai trouvé : je vais m'occuper un peu de mon nombril. J'y fais très attention ; je l'inspecte régulièrement ; c'est l'occasion... Je me retire dans ma chambre ; c'est intime ces choses-là. Eh bien ! Il était

temps ! C'est tout rouge et tout gonflé ! Et voilà, je souffre encore d'une inflammation, voire cette fois d'une infection du nombril. Il n'est pas beau à regarder, et douloureux quand je le touche. Je suis assis sur mon lit, et, le dos voûté, penchant ma tête le plus possible, attrapant ma peau puis étirant les parois pour mieux voir le fond, je découvre un liquide, du pus sans doute, mais je veux en être sûr pour poser mon diagnostic. Je mets mon doigt dans l'orifice pour en extraire ce liquide jaunâtre et le porter à mes narines afin d'essayer d'en déterminer la nature par l'odeur. J'avais bien raison : c'est une infection ! Il y a urgence à me soigner. Ouste ! Un aller-retour à la salle de bain où se trouve la trousse à pharmacie, et je confectionne une petite boule de coton imbibée d'alcool que j'enfonce bien dans mon nombril – ouh ça fait mal ! – puis je colle un grand pansement par-dessus pour la maintenir en place. Et voilà ! Je ne peux rien faire de plus. Notons que l'inspection du précieux orifice n'aura pas été superflue.

Prendre soin de mon nombril pour m'occuper l'esprit, c'était une bonne idée, mais ça ne dure pas bien longtemps, il faut que je trouve autre chose... Je réfléchis de nouveau... Oui... Pourquoi pas ? Tout simplement, bavarder avec maman. Ce n'est pas ce qu'il y a de plus exaltant, j'en conviens, mais ça promet de durer un moment. C'est maman qui sera contente ! Et puis moi, je n'aurai pas grand-chose à faire, je n'aurai pas à chercher les sujets de conversation, elle en a un stock inépuisable.

Sans perdre de temps, je m'attable dans le salon avec mes petites affaires et j'invite maman, à son grand étonnement, à me rejoindre « pour parler un peu... », comme elle dit. Le moment de stupeur passé, maman, ravie, prépare d'abord rapidement à ma demande un bol de café au lait et, après m'avoir servi, s'empresse de venir s'asseoir en face de moi. Comme prévu, elle lance les sujets les uns après les autres. Dès qu'on en a épuisé un, tantôt sautant du coq à l'âne, tantôt par associations d'idées, elle en attaque un autre avec un évident plaisir. Moi, je me contente de répondre de temps en temps ce qui me passe par la tête. Je suis loin de partager l'enthousiasme de maman en matière de conversation, mais du moment que ça m'occupe...

C'est bien beau tout ça, mais après une après-midi entière de bavardage, j'ai eu mon compte. Maman m'a épuisé. Je ne suis pas sûre de vouloir récidiver. Pourtant, il faut avouer que ça a marché : je ne pensais plus à ma phrase inachevée en me forçant à écouter maman. Tandis que je me fais cette réflexion, j'y repense évidemment, et l'obsédante pensée envahit de nouveau mon esprit pour ne plus me lâcher durant toute la soirée, et la nuit même, jusque dans mon sommeil.

Je crois que j'ai besoin de vacances, j'ai besoin d'aller ailleurs, pour m'aérer l'esprit, me changer les idées, et oublier ainsi ce qui m'obsède inutilement. Alors cette nuit, j'ai décidé de faire un voyage.

Pour l'aller, aucune difficulté : à peine endormi, je me retrouve directement dans le décor de carte postale qui me fait rêver quand je suis éveillé, coincé dans les murs de ma chambre exigüe. Je passe un moment exquis, seul sur une plage bordée de cocotiers, enfin, je ne pense plus à rien, je jouis seulement de la caresse du soleil sur ma peau, je suis au paradis.

Mais il faut bien finir par rentrer, les vacances n'ont qu'un temps...

Pour le retour, c'est une autre affaire. Je suis affolé à l'idée de me retrouver à l'aéroport, dans la foule, marchant avec angoisse dans un dédale de couloirs gigantesques, suivant un parcours obligé indiqué par toutes sortes de codes et de chiffres à reconnaître, cherchant ainsi le bon chemin parmi tous ces tapis roulants, ces escaliers terriblement mécaniques, ces machines à contrôler les choses et les gens, ces guichets qui exigent des billets, des cartes, des signatures, des déclarations écrites pour vous laisser passer, et ces halls effrayants qui vous

séparent encore de la maudite machine volante ! Je ne peux pas de toute évidence rester éternellement sur cette plage exotique et je n'ai pas la force en même temps d'affronter ce retour en avion. Je reste là, immobile, sous le soleil qui commence à faiblir, ne sachant que faire pour rentrer chez moi en évitant l'enfer de l'aéroport. Puis je me concentre et pense de toutes mes forces : il me faut rentrer autrement, autrement... Soudain, je comprends, et je me réveille en pleine forme, reposé, et bronzé.

– Tu as bonne mine ce matin, me dit maman en me voyant arriver à la cuisine.

– Oui, dis-je d'une voix enjouée, j'ai passé une nuit merveilleuse ! J'ai eu quelques difficultés pour me réveiller, mais ça valait la peine ! D'ailleurs, dans l'état où je suis, frais et dispos, l'esprit apaisé, je suis sûr que Dieu qui me voit ne tardera pas à me souffler la fin de ma phrase inachevée pour que vienne enfin la suite. Je suis même prêt à parier que ce sera pour aujourd'hui. S'il voulait que je me repose, c'est fait. A présent, il est temps de se remettre au travail !

Maman, qui ne perd pas une occasion de m'encourager, me répond en écho – tout en finissant de préparer mon petit déjeuner :

– Tu sais mon chéri, j'ai l'impression que cette nuit t'a vraiment fait du bien ! Maintenant que tu as retrouvé toute ton énergie, Dieu sait ce qui lui reste à faire, alors ça va forcément revenir, et tu vois, moi aussi je parie que ça sera pour aujourd'hui. Je sais pas pourquoi, mais je le sens.

Elle le « sent » ! Elle ne pense pas mais elle « sent » ! Ah ! « Sentir les choses », c'est son truc ! Enfin, je ne la changerai pas. Le mélange de sa sottise et de sa bienveillance n'a pas fini de m'exaspérer.

A peine mon petit déjeuner terminé, je ne tiens plus en place. Je m'agite dans l'appartement, la cigarette à la bouche, me lançant soudainement dans des tris et des rangements de vêtements et de papiers divers, en me disant : « Ça va venir, ça va venir... »

Tandis que je ne cesse de m'activer ainsi, en attendant le bon vouloir de Dieu, la matinée passe et rien ne vient. Je commence à m'impatienter. L'après-midi passe, toujours rien. Je termine mes tris et mes rangements, en m'efforçant de garder mon optimisme, qui finalement se délite à mesure que passe la soirée, stérile elle aussi. Encore une banale soirée télévision, tandis que mon livre est au point mort. Profondément désappointé, je ne sais que penser de cette journée qui, au réveil, me semblait si prometteuse... Maman, plus que désolée pour moi, ne sait que dire, à part à la fin du film, un timide « Bonne nuit mon chéri » accompagné d'un baiser rapide avant d'aller se coucher. Pour une fois, elle ne s'est pas éternisée. A voir ma tête, elle a compris qu'il ne fallait pas insister ce soir. Peu de temps après elle, je me couche à mon tour. Mais je n'ai pas sommeil : Dieu me met les nerfs à vif. Je ne sais plus ce que je dois faire ou ne pas faire pour qu'il me rende ma phrase entière. Me reposer ? M'occuper en patientant ? Y penser ? Ne

pas y penser ? Même mon voyage n'a servi à rien. Je voudrais comprendre. Après tout, c'est peut-être ma faute si l'inspiration m'a quitté au milieu d'une phrase. J'ai peut-être offensé Dieu d'une façon ou d'une autre et il me punit. En quoi l'aurais-je offensé ? J'ai besoin que le Seigneur m'éclaire, mais il reste muet, comme d'habitude. Je n'ai plus qu'à continuer à prendre mon mal en patience et attendre encore... Mais jusqu'à quand ? Jusqu'à quand ? Je tuerais ma propre mère pour le savoir.

Avant d'éteindre ma lampe, je m'assure quand même d'un coup d'œil que j'ai bien mis sur ma table de chevet mon carnet et mon stylo, à tout hasard...

Cette nuit, je me garderai bien de rêver, cela ne peut apporter que des désillusions.

Je ne sors plus que par nécessité ; il faut bien faire les courses, mais à part cela, je ne peux pas quitter la maison, dans le cas où la fin de la phrase inachevée jaillirait dans mon esprit, par la grâce de Dieu, engendrant la suite...

Jour après jour, je ne fais qu'attendre. J'attends en buvant mes cafés au lait, j'attends en fumant, j'attends en regardant la télévision, j'attends en m'efforçant de m'occuper ici et là : j'attends en me coupant les ongles, en inspectant encore et encore mon nombril, en cirant mes souliers... Je crois même que j'attends en dormant.

Cela ne peut plus durer. Je suis à bout. Il me faut prendre une décision ce matin même. A partir de maintenant, puisque Dieu pour le moment m'ignore, je vais l'ignorer à mon tour et revivre comme avant, lorsque j'ignorais tout de ma mission ; je vais oublier notre livre et reprendre mes vieilles habitudes en profitant simplement des petits plaisirs de la vie, sans attendre.

Mais ma résolution ne tient pas un instant : tandis que je bois mon café au lait, je pense à cette journée qui va passer... pour en faire quoi ? Un tour au bistrot, un tour au square s'il fait beau, un scrabble avec maman... Difficile de se contenter de ça quand on a connu l'ivresse de l'inspiration !

A peine ai-je fini mon petit déjeuner que je sens venir l'ennui.

Je n'ai pas changé de position depuis au moins une demi-heure. Je n'ai envie de rien. Pas même d'une cigarette.

– Mais qu'est-ce que tu as ? Qu'est-ce que tu fais comme ça, sans bouger ? me demande maman qui n'est jamais loin.

– Tu vois bien, je suis avachi sur le canapé, le regard dans le vague, et je m'ennuie.

– Je comprends que tu t'ennuies à ne rien faire comme ça, répond-elle avec entrain comme pour me sortir de ma torpeur, et si on jouait au scrabble, c'est pas l'heure mais...

– Le scrabble, encore le scrabble, j'en ai par-dessus la tête du scrabble !

– Tiens, j'ai une idée ! Pour changer, tu voudrais pas que je t'apprenne à tricoter ? me demande maman avec une candeur confinant à la débilité.

Parfois, ma mère me sidère. Je ne réponds rien, je la regarde droit dans les yeux. Elle connaît bien ce regard-là, n'insiste pas, et s'évapore.

Elle me laisse tranquille un moment, puis, dans son besoin incontrôlable de me venir en aide, elle réapparaît, son tricot à la main. A l'expression de son regard, je devine qu'elle veut me dire une chose importante, du moins pour elle bien sûr. Elle vient s'asseoir à côté de moi, reste un instant silencieuse – un instant seulement ! – et se lance timidement, osant tout de même aborder le sujet devenu tabou :

– Tu sais mon chéri, je pense à quelque chose... C'est une idée comme ça hein, je peux me tromper mais... Voilà : tu as peut-être mal compris, peut-être que Dieu ne veut pas tout te dicter, il faut peut-être que tu trouves toi-même la fin de la phrase pour que l'inspiration revienne... Dieu veut peut-être te montrer qu'il faut participer et que...

J'en ai assez entendu et je l'interromps sans façon :

– « Peut-être, peut-être, peut-être... » Mais qu'est-ce que tu racontes ? Je suis l'Élu ! C'est Dieu qui me guide, je n'ai pas à faire d'efforts ! Est-ce qu'il faisait des efforts, Jésus, quand il multipliait les petits pains ?! Eh bien moi, c'est pareil, j'écris sans efforts sous la dictée de Dieu, ou je n'écris pas. D'ailleurs, rappelle-toi ce qu'il m'a dit lui-même : « Tu n'auras qu'à écouter », c'est quand même clair, ça, il me semble ! Et pour le moment, je n'ai rien à écouter puisque je n'entends rien. Je ne sais pas pourquoi l'inspiration s'est arrêtée au milieu d'une phrase, et avec tes « peut-être », tu n'en sais pas plus que moi !

Maman, qui perd tous ses moyens dès que j'élève la voix, et sentant que le moment est venu de me foutre la paix, ne sait plus que dire et quitte le salon, avec son air de chien battu.

Moi, je retourne à mon ennui.

Et je m'ennuie ainsi, un jour après l'autre, tuant le temps en multipliant les cafés au lait et les cigarettes, effondré sur le canapé en permanence, devant la télévision qui ne me distrait même pas et me sert seulement de prétexte pour empêcher toute

conversation. Que maman me serve mes cafés au lait en silence, je n'en demande pas plus.

Cette phrase inachevée me hante.

Je suis en train de boire mon sixième café au lait de la journée, quand tout à coup me vient une idée. Je vais essayer un truc à moi : si je tourne trois fois autour de la table, la phrase complète jaillira dans mon esprit. Pas de temps à perdre, je m'exécute immédiatement.

– Ben qu'est-ce que t'as à tourner autour de la table, comme ça ? me demande maman qui passe par là.

– Ne me parle pas, je t'expliquerai tout à l'heure...

Et, au bout du troisième tour, instantanément, j'entends enfin ma dernière phrase en entier ! Je m'écrie aussitôt :

– Ça y est ! Ça a marché ! J'ai ma phrase entière ! J'ai ma phrase entière ! Elle est là, il ne faut pas la laisser partir, il faut que je l'écrive tout de suite, ne me parle pas surtout, ne me parle pas !

Je me rue sur ma machine à écrire – maman me suit des yeux en silence – et je tape ma dernière phrase maintenant achevée. Puis, l'on pouvait s'y attendre, s'enchaînent d'autres phrases...

Maman a compris que c'est le moment de me laisser seul et, sans un mot, retourne dans sa chambre.

Moi, je continue à écrire, j'écris tout ce qui me vient à l'esprit, ainsi que Dieu le veut. J'écris toute la journée, j'écris toute la soirée. A minuit (je m'y attendais), l'inspiration s'arrête, pour me laisser dormir.

A peine couché, j'entends la voix de Dieu :

– Marcelin, il me fallait éprouver ta foi en t'inspirant une phrase inachevée. Tu as surmonté l'épreuve. Tu as bien failli flancher, mais tu n'as pas renoncé. J'ai obtenu ce que je voulais. Ton petit « truc » m'a donné une excellente occasion de te souffler la phrase entière pour que vienne la suite. A présent, continue à accomplir ta mission sans jamais douter de moi.

Silence. Le Seigneur a parlé. Une épreuve, c'était donc ça ! Je suis enfin rassuré, et ne tarde pas à m'endormir, aux anges.

J'écris maintenant depuis des mois, chaque jour, à n'importe quelle heure, vivant de nouveau au rythme de l'inspiration et accomplissant ainsi ma mission.

Moi, l'Élu, j'écris le Livre Sacré, et tout le reste est secondaire.

Tandis que j'exulte, mesurant mon importance, maman, elle, fait grise mine. Il faut dire qu'elle n'est pas à la fête : je n'ai plus un instant à lui accorder et elle passe de nouveau ses journées à tricoter dans sa chambre. Mais qu'y puis-je ? Il y a tout de même un ordre de priorité dans les choses : je ne peux pas accorder autant d'importance à la vie quotidienne de ma mère qu'à l'écriture du Livre Sacré !

Ces temps-ci, il ne se passe pas un soir sans qu'elle ne me dise en pleurant, après de longues heures de solitude, j'en conviens, qu'elle se sent délaissée, qu'elle est triste, qu'elle s'ennuie, et qu'elle ne sert à rien. Mais qu'y puis-je encore ? J'accomplis une mission divine ! Je n'ai pas le temps de m'occuper de ses états d'âme ! Cependant, il me faut lui consacrer quelques instants chaque fois qu'elle se plaint ainsi, pour mettre un terme à ses jérémiades. Je lui dis alors qu'elle

est la mère de l'Élu, que son rôle est de s'occuper de moi pour que je puisse me consacrer à ma mission, et que c'est un rôle très important. Ça lui fait du bien, je crois ; toujours est-il qu'après avoir bu mes paroles, elle cesse de pleurer. Cela marche si bien que je n'hésite pas à lui resservir la même soupe chaque fois que c'est nécessaire.

Quant à ma tante, me voyant chaque dimanche taper à la machine sans m'arrêter quelques fois tout le temps de sa visite, elle ne croit plus depuis longtemps à cette histoire de travail pour des hôtels-clubs.

– Allez, nous a-t-elle dit un dimanche, récemment, dites-moi la vérité, Marcelin ne tape pas à la machine toute une après-midi pour noter des idées de jeux pour touristes... Je parie qu'il écrit un livre ! C'est évident... Pourquoi vous ne voulez pas me le dire ?

Il a fallu inventer encore, sans l'aide de maman prise au dépourvu. Je me suis empressé de répondre :

– Bon, eh bien puisque tu as deviné, on va te dire la vérité : c'est vrai, j'écris un livre, un roman policier. On ne voulait pas te le dire pour te faire la surprise quand il sera publié...

– Oui, on voulait te faire la surprise, a répété maman maladroitement, ne sachant que dire d'autre.

En tout cas, notre faux aveu s'est avéré très convaincant : depuis ce dernier mensonge, ma tante croit ainsi connaître la vérité. Mais elle la connaîtra, comme tout le monde, en temps voulu, et ce qu'elle croit en attendant m'importe peu.

Je ne le dirai jamais assez : Moi, l'Élu, j'écris le Livre Sacré, et tout le reste est secondaire.

Après avoir écrit deux bonnes heures depuis le début de la matinée, je profite de la pause que le Seigneur m'accorde pour boire un bon café au lait, quand on sonne à la porte. Affairée dans sa cuisine, maman n'a pas entendu. Quant à moi, d'abord, je ne bouge pas d'un pouce : je me méfie des gens qui viennent sonner chez vous quand vous n'attendez personne. Au bout de quelques secondes, on sonne de nouveau, deux fois de suite, et l'insistance du mystérieux visiteur finit par éveiller ma curiosité. Je laisse tomber le café au lait, je m'approche de la porte d'entrée avec prudence, et demande, parlant haut et fort :

– Qui est là ?

– Le père Noël ! me répond-on de même.

Je me dis que j'ai peut-être gagné quelque chose et que je ne risque rien à ouvrir pour savoir de quoi il s'agit. J'entrouvre d'abord la porte, je veux voir sa tête à ce « Père Noël » avant d'ouvrir complètement. Mais à peine ai-je le temps de l'apercevoir, que le fourbe se glisse à l'intérieur, comme une anguille, poussant la porte et moi avec, accompagnant son mouvement d'un petit « excusez-moi », et hop ! Le voilà chez moi comme en terrain conquis, arborant un large sourire. Je ne le connais pas, ce monsieur – pas étonnant d'ailleurs, je ne

connais personne –, mais je comprends clairement à présent, à voir sa tête de petit malin, qu’il veut me vendre quelque chose. Il n’a rien à me donner, je le vois venir, il va essayer de me fourguer un de ces trucs qui ne servent à rien et finissent au placard.

Tandis qu’il commence en effet à me vanter les nombreux avantages de son nécessaire à chaussures, une phrase me vient à l’esprit. Pour ne pas l’oublier, je la prononce tout haut et la répète, entraînant en même temps l’indésirable vers la sortie :

– En vérité, je vous le dis, ce qui a été a été. En vérité, je vous le dis, ce qui a été a été...

L’homme, visiblement désorienté, oubliant son baratin, n’insiste pas et se laisse reconduire sans opposer la moindre résistance. J’ouvre la porte pour le mettre dehors, en répétant toujours :

– En vérité, je vous le dis, ce qui a été a été.

L’intrus me regarde un instant, un court instant, sans prononcer un mot, l’air effaré, avant de passer la porte que je referme aussitôt derrière lui pour foncer sur ma machine à écrire.

Je relis maintenant avec satisfaction ce que je viens de fixer sur le papier : « En vérité, je vous le dis, ce qui a été a été. »

Tout de même, quelle phrase !

Ce matin, je me réveille avec... j'ose à peine le dire... une érection ! Une telle chose ne m'était pas arrivée depuis mon adolescence ! A l'époque déjà, le désir sexuel et son effet sur mon corps me répugnaient. Je sentais ce désir violent dans le bas de mon ventre mais n'y cédaï jamais, au grand jamais ! L'Élu ne peut pas, ne doit pas toucher ça, je veux dire, son... son sexe dans cet état !

Je n'y touche pas, mais je ne peux pas m'empêcher de baisser mon pantalon de pyjama et de soulever le drap pour le regarder, avec un mélange de curiosité et de honte. Mais la honte l'emporte.

Je pense à quelque chose : si j'allais mettre de l'eau bien froide là-dessus, ça le calmerait peut-être... Non, je me ravise, il faudrait que j'aïlle dans la salle de bain et je n'ose pas sortir de mon lit : cette horreur pourrait se voir sous mon pyjama léger, et si je croisais ma mère en sortant ainsi de ma chambre ! Je préfère ne pas l'imaginer. Je reste allongé, immobile, et j'attends que tout revienne à la normale. A voir la taille de la chose, il y en a pour un moment.

Je parie que c'est l'œuvre du Diable. Sans aucun doute, le fourbe cherche à me faire succomber à la tentation de la chair

pour faire de moi un être lubrique et m'éloigner ainsi de ma nature divine.

Je ne me suis pas trompé :

– Branle-toi, me souffle-t-il à l'oreille, tu verras comme c'est bon !

Je le reconnais bien à sa vulgarité.

Je fais celui qui n'a rien entendu et continue de résister de toutes mes forces à cet immonde désir.

Je suis à deux doigts de flancher, mais je garde les bras sur la couverture, bien étendus le long du corps et ne bouge toujours pas d'un pouce. Le désir ne faiblit pas mais ma détermination non plus. Ça prendra le temps qu'il faudra, mais je retrouverai la taille initiale de mon organe sexuel, sans y avoir touché.

A présent, mon excitation augmente...

J'espère que Dieu ne voit pas à travers un drap et une couverture... Je voudrais qu'il ne sache pas, je crains sa réaction... Et je... je... AAAAAAAA ! AAA ! AA ! AHFFF ! Attendez... je reprends mon souffle... J'ai toujours les bras bien le long du corps, sur la couverture. Je n'ai rien fait et le seul frottement du drap sur ce satané sexe vient de me faire... de me faire...

– Jouir ! Dis-le, me souffle encore à l'oreille le Malin. Alors ? Ça fait du bien non ?

Je continue de l'ignorer mais il est vrai que c'était... C'était si bon ! Si fort ! C'était comme un vertige... J'avoue que je n'ai jamais connu pareil plaisir ! Je me dégoûte de penser

cela, mais, après l'avoir vécu, comment pourrais-je ne pas y penser ?

Maintenant que c'est fini, je regarde de nouveau sous mon drap : bien, ça dégonfle. Mais je découvre à présent le fameux « sperme », cette substance gluante qui souille mon ventre et me donne la nausée. Je voudrais encore une fois me précipiter dans la salle de bain, pour me laver, mais mon dégoût est tel que je ne peux pas bouger. Je vais d'abord attendre que ça sèche un peu pour que ça ne coule pas de tous les côtés quand je me lèverai.

Soudainement, je repense à Dieu. Il a sûrement entendu mon cri de plaisir, le plaisir le plus dégradant... Cette fois, il sait. La chose est grave. Je lui demande pardon de toute mon âme. Et s'il ne me pardonnait pas, qu'advierait-il de moi ? Serait-il capable de me renier ? Je suis pris d'une vive inquiétude, je respire difficilement. Dieu, dans son infinie bonté, vient à mon secours :

– Je ne te reproche rien, bien au contraire, tu as résisté au Mal, tu n'as pas touché ton sexe, là est l'essentiel : tu n'y a pas touché. Pour le reste, cela t'a échappé. Disons que c'est un incident qui ne se produira plus.

Mais le Diable s'en mêle :

– N'écoute pas ce vieux rabat-joie, ose-t-il dire, tu ne trouves pas qu'il est plus excitant de jouir des plaisirs du corps que de rester des heures à taper à la machine, le dos voûté et les yeux fatigués ?

Le Malin porte bien son nom. Il parvient à me faire douter un instant, mais un instant seulement. Il suffit que je me rappelle qui je suis pour être prêt de nouveau à sacrifier tout ce qui pourrait me détourner de ma mission divine. Et je renonce au plaisir extrême que je viens de découvrir, en faisant un pied de nez au Diable ! D'ailleurs, la chasteté me convient très bien. A part « l'incident » d'aujourd'hui, depuis la fin de cette inévitable adolescence qui fait naître le vice en nous, je n'ai jamais de désir sexuel.

A présent, le danger de céder au Mal est bel et bien écarté. Je remercie Dieu pour sa grande mansuétude et ignore toujours le Diable qui finit par lâcher prise. Il se tait, Dieu me pardonne, et mon organe a retrouvé sa taille habituelle. Tout est rentré dans l'ordre. Et puis, mon ventre est déjà sec. Maintenant que je peux me lever, je n'ai plus qu'à foncer dans la douche et à bien me savonner en insistant sur la zone souillée pour faire disparaître toute trace de cette mésaventure.

Pas de réprimande, pas de punition. Aujourd'hui, en dépit de ce qui s'est passé, l'inspiration ne m'a pas quittée, et j'ai écrit jusqu'à la nuit tombante.

Le sens du Livre Sacré, obscur jusqu'ici, commence aujourd'hui à s'éclaircir. J'approche de la fin. Et plus je m'approche, de phrase en phrase, plus mon excitation augmente.

Dans un moment de repos – après des heures d'écriture –, allongé sur le canapé, je m'imagine ce qui se passera lorsque mon Livre Sacré sera connu de tous :

On viendra du monde entier pour être béni par l'Élu de Dieu. Le pape lui-même se déplacera pour que je le bénisse. De jour en jour, mes disciples se multiplieront. On m'érigera un palais. Plus grand que le Vatican ! Il faudra que j'aie des gardes aux portes de mon domaine pour ne pas être envahi par une marée humaine. Et puis j'aurai du personnel, une belle voiture avec chauffeur, un jet privé pour mes déplacements à l'étranger, et une baignoire dans la salle de bain. Je rêve d'un bain moussant ! C'est dans ce confort et ce luxe dus à mon rang que je me consacrerai entièrement à ma condition d'Élu. En plus du B.A.-Ba : bénir à tour de bras, je baptiserai d'un bout à l'autre de la planète, je convertirai les mécréants, j'accomplirai des miracles en direct à la télévision, des millions de gens en seront témoins ! Que dis-je ? Les images seront diffusées dans le monde entier, ce sont des milliards d'êtres humains qui les

verront, ébahis ! Et, tandis que mon livre, traduit dans toutes les langues, ne cessera de répandre l'unique parole de Dieu, il rassemblera toutes les religions pour n'en faire qu'une : la mienne ! Ah ! J'allais oublier maman... Eh bien elle vivra au palais, elle aura sa chambre et une dame de compagnie pour lui faire la conversation.

J'imagine encore : le parc, tout autour du palais, avec un lac, des cygnes... Je pense ainsi à ce qui m'attend avec délectation, quand maman vient me demander si je veux un café au lait. Décidément, elle m'exaspère.

Le jour tant attendu est enfin arrivé. Je sens battre mon cœur, je suis au bord du vertige : je suis en train d'écrire la fin du Livre Sacré. A l'instant où je vous parle, je sens venir la dernière phrase... Quelques mots en désordre d'abord... Puis, la phrase entière jaillit dans mon esprit ! Je ne peux m'empêcher de m'écrier, explosant de joie :

– J'ai la dernière phrase ! J'ai la dernière phrase de mon livre !

Puis, je tape frénétiquement les premiers mots quand maman, qui m'a entendu de sa chambre, arrive surexcitée, oubliant la règle d'or quand je suis à mon poste de travail :

– Mais alors, tu as fini ton livre ! Je savais que tu y arriverais mon chéri ! Tu es l'Élu, mon fils, et le monde entier va bientôt le savoir !

Je tente de toutes mes forces de ne pas prêter attention à ses paroles et ne lui réponds pas pour ne pas me déconcentrer, mais déjà, les mots de la fin se mêlent à ceux de ma mère et la dernière phrase de mon livre est en train de m'échapper ! J'essaye de la rattraper, de me souvenir, elle disparaît comme une bulle qui éclate ! Ça y est ! C'est foutu ! Tout est foutu !

Tout est foutu ! Hors de moi, je me lève, je plaque ma mère contre le mur, et commence à l'étrangler en gueulant :

– Je t'ai dit cent fois de ne pas me parler quand j'écris ! Tu sais ce que ça veut dire « Ne pas parler » ?! Tu te rends compte de ce que tu as fait ? Je l'avais ! J'avais la fin, la dernière phrase, l'essentielle, la phrase finale qui aurait enfin permis au livre d'exister ! Et je l'ai perdue à cause de toi ! A cause de toi !

Je sers son cou de plus en plus fort. Je la regarde étouffer, elle essaye en vain de ses mains sans forces d'écarter les miennes, cherchant désespérément de l'air, la bouche ouverte, les yeux écarquillés, un regard fixe et effaré. Puis, quelques soubresauts, et brusquement, plus de lutte, un regard vide, un visage figé, et tout son poids entre mes mains. Je la sens glisser lentement contre le mur, je desserre mon emprise tandis qu'elle tombe, morte.

Je la regarde à terre, désarticulée. J'attends un instant pour m'assurer qu'elle ne bouge plus, et constate : elle est bien morte.

Qu'est-ce que je vais faire maintenant ? Où vais-je la mettre ? Ah oui ! Dans le fauteuil du salon. Après tout, maintenant, elle ne me dérangera plus.

J'attrape ma mère sous les bras et la traîne jusqu'au fauteuil, je fais une pause – je ne la croyais pas si lourde –, puis je la hisse et l'assois dessus, non sans mal.

Voilà, elle est très bien ici.

C'est étrange, j'ai beau le savoir, je n'arrive pas à croire que la fin de mon livre est perdue. J'aurai bien le temps d'y penser plus tard. Pour le moment, je suis exténué, je vais me reposer un peu. J'en ai assez fait pour aujourd'hui.

L'esprit vide, je m'étends sur le canapé, et m'endors jusqu'au lendemain matin.

A présent, je me réveille dans le salon, tout habillé, me rappelant instantanément ce qui s'est passé hier. A peine ai-je ouvert les yeux que les questions affluent :

Que va-t-il advenir de mon livre ? Restera-t-il inachevé et méconnu ? Ou Dieu viendra-t-il à mon secours, comme cela s'est déjà produit, pour faire rejaillir en moi la dernière phrase un jour ou l'autre ? Ai-je quelque chose à faire pour favoriser son intervention ? Et moi, promis à un destin exceptionnel, serai-je finalement reconnu grâce au Livre Sacré achevé ou ignoré avec lui, pour une dernière phrase perdue ? Et puis qui s'occupera de moi maintenant ? Je ne sais pas cuisiner, je ne sais pas faire le ménage, et encore moins la lessive et le repassage.

Que dois-je faire, mon Dieu ? Que dois-je faire ? Décidément, Dieu n'est pas bavard, et je reste seul avec mes questions. Il me faudra encore une fois me débrouiller sans lui.

S'agissant de mon livre, j'ai d'abord tenté de nouveau mon truc à moi : j'ai tourné trois fois autour de la table pour que revienne la phrase perdue. Aucun résultat. J'ai même tenté autre chose. Cette fois, j'ai pensé de toutes mes forces : si je monte sur la table, ça va revenir. Je suis monté et me suis mis debout

sur la table, j'ai attendu un instant, toujours rien. N'y croyant plus, j'ai fini par abandonner mes pitreries. Puis, je suis revenu à la raison, et, après réflexion, j'en ai conclu que Dieu, de toute évidence, ne pouvait pas avoir pour intention de renoncer à notre œuvre : c'était bien son idée, pourquoi changerait-il d'avis si près de la fin ? Le Seigneur serait devenu fou ! Tout ce travail pour rien ! Ce serait complètement absurde ! Je m'étonne même de ne pas y avoir pensé plus tôt ! En tout cas, je n'en doute plus à présent : Dieu fera en sorte, au moment voulu, que la dernière phrase me revienne à l'esprit pour achever enfin le Livre Sacré. Ce n'est tout de même pas une sottise de ma mère qui va arrêter le Seigneur tout puissant !

Ainsi, pensant à l'avenir de mon livre, je retrouve mon optimisme.

Pour ce qui concerne les corvées du quotidien, je vais faire en sorte de me ménager autant que possible. Les repas, je les élimine. Je me nourrirai de café au lait et de tartines beurrées. Du coup, pas de cuisine, ni de vaisselle. Et moins de courses. Pour le ménage, une fois par mois suffira ; je ne salis pas beaucoup, d'ailleurs, c'est encore propre à présent, maman est morte hier seulement ; le moment venu, je le ferai tant bien que mal et je m'en contenterai. La lessive, maman la faisait deux fois par semaine, je la ferai quand ça sentira, au point où j'en suis... Tout de même, quand j'y pense, la question de la lessive me préoccupe bigrement : le fonctionnement de la machine à laver, c'est l'inconnu. Pour mon confort moral, il me faut me débarrasser au plus vite de ce souci. Je prends le taureau par les

cornes : je commence par chercher longuement le mode d'emploi que je finis par retrouver dans une vieille boîte à chaussures avec d'autres modes d'emploi – une idée de rangement de maman sans doute –, puis, après un instant de panique en l'ouvrant, je m'attelle à en lire et relire toutes les pages à la loupe, jusqu'à avoir compris. Ce n'est pas encore le moment de faire une lessive, mais je suis soulagé maintenant de savoir comment faire. Ce n'est pas si compliqué finalement... Quant au repassage, je le confierai à la concierge pour pas grand-chose, elle court après le moindre sou.

En somme, je ne m'en sors pas trop mal, avec une bonne logistique, tout s'arrange.

Concernant les intentions du Seigneur, je me suis peut-être emballé : les jours passent et la phrase perdue ne revient pas.

Je croyais que Dieu n'avait pas de temps à perdre, comme il me l'avait dit lui-même, et qu'il allait me la rendre sans tarder. Mais, j'aurais dû y penser et je le dis par expérience, les choses ne sont jamais aussi simples avec lui. Malgré son silence persistant, je ne peux m'empêcher d'attendre encore, mais ma patience s'épuise de jour en jour, et mon optimisme faiblit de même. Inévitablement, j'en viens à m'interroger : contrairement à ce que je pensais, Dieu serait-il capable – et pour quelle raison ? – d'abandonner notre œuvre ? Abandonner notre Œuvre ?! Renoncer pour une seule phrase, au lieu de me la rappeler, tout simplement ! Je ne sais plus que penser... Hélas, le fait est que le Seigneur ne se manifeste pas et que le Livre Sacré, amputé de sa phrase finale, n'a plus aucun avenir en l'état. Quant à moi, mon avenir dépend de celui du livre. Je ne parviens pas à m'imaginer reprendre ma petite vie d'avant, ma vie banale d'homme ordinaire, je ne pourrai plus m'en contenter... Pour la première fois, l'avenir me fait peur.

Je dors beaucoup pour que les journées soient moins longues. Et quand je ne dors pas, pour lutter contre l'ennui menaçant toujours de m'envahir et ne pas rester à la maison à tourner en rond, je sors pendant des heures, passant toute la matinée dans mon bistrot favori, et l'après-midi à me promener au hasard dans les rues du quartier. (J'ai toujours avec moi mon carnet et mon stylo, ne pouvant renoncer à me dire encore : on ne sait jamais...) Dès que je suis à la maison, j'allume la télévision et la laisse en marche en permanence, pas très fort, juste pour entendre la vie, jusqu'au moment de me coucher. Et puis, sur fond de télévision, je parle à maman. Elle me tient compagnie en silence. Je lui raconte mes promenades, ce que j'ai entendu au bistrot... En fait, je ne lui ai jamais autant parlé que depuis qu'elle est morte. Il est vrai que sa bêtise me décourageait et que nos conversations tournaient court assez rapidement. Malgré tout, je préférais maman vivante à maman morte. J'étais si bien habitué à sa présence.

Cela fait quatre jours qu'elle est morte, enfin presque cinq avec ce matin, et elle commence à me manquer.

Plus personne pour prendre soin de moi, plus personne pour m'adorer, et surtout, plus personne pour me dire que je suis l'Élu. Maman était la seule à savoir qui je suis. Depuis qu'elle n'est plus là pour me le dire, par moments, je ne sais plus trop... C'est si difficile d'être seul à savoir. Alors que tout le monde, au bistrot, au supermarché, à la boulangerie, se comporte avec moi comme si j'étais n'importe qui, maman,

elle, me parlait tout naturellement de ma nature divine. Sans elle, si je faiblis, le secret pourrait finir par me sembler douteux !

Je dors profondément quand je suis réveillé en un instant par un retentissant « Bonjour mon chéri ! C'est l'heure ! » venant de la cuisine. Exactement comme le disait maman ! Ce n'est pas sa voix mais ce sont les mêmes mots, ceux qu'elle prononçait jadis chaque matin à dix heures précises, et les mêmes intonations. Stupéfait, je me lève précipitamment et me rends à la cuisine sans perdre une seconde.

Là, planté dans l'encadrement de la porte, je vois une femme de dos, la silhouette ressemblant à celle de ma mère, à peu près la même taille, à peu près la même corpulence, les cheveux blancs, comme elle, revêtue de sa robe de chambre, faisant les mêmes gestes qu'elle, dans le même ordre, pour me préparer mon café au lait, manipulant les mêmes objets qui semblent lui être tout à fait familiers, et connaissant aussi, manifestement, leur place dans les placards ou le réfrigérateur. A la voir ainsi, parfaitement à l'aise, on jurerait qu'elle est chez elle, dans sa cuisine.

M'ayant entendu arriver, elle se retourne vers moi, ne semblant pas surprise de me voir et me disant tout naturellement :

– Tu as bien dormi mon chéri ?

– Oui oui, très bien, dis-je machinalement en la dévisageant.

Sans qu’il y ait une ressemblance flagrante entre elle et ma mère, je retrouve les mêmes expressions, c’est ça, pas les mêmes traits, mais les mêmes expressions.

Tandis que je ne la quitte pas des yeux, elle me dit en souriant :

– Ben qu’est-ce que t’as à me regarder comme ça ? On dirait que tu m’as jamais vue !

– Maman... ? dis-je d’une voix mal assurée.

– Oui ? répond la femme, toujours souriante et enjouée, comme maman à l’époque.

– Non, rien.

Je ne sais plus que dire.

– Tu sais mon chéri, si quelque chose te tracasse, tu peux m’en parler... enfin si tu veux bien sûr...

Encore une fois, je crois entendre ma mère.

Il faut que j’en aie le cœur net.

– Non non, tout va bien, tout va bien, dis-je en la plantant là, pour foncer dans le salon.

Comme je l’avais pressenti, le fauteuil est vide : maman a disparu, tandis qu’une autre la remplace, s’affairant dans la cuisine.

Comme ma première mère, ma nouvelle mère ne passe pas un jour sans me rappeler à un moment ou à un autre – pour mon plus grand plaisir – que je suis l’Élu de Dieu ; comme le faisait

ma première mère, la nouvelle prend soin de moi, lavant et repassant mon linge, me préparant de bons repas...

Ce qui est singulier, c'est que rien, en dépit de cette étrange substitution d'une mère à une autre, ne semble avoir changé. A tel point qu'il me semble n'avoir toujours eu qu'une mère, identique à elle-même, débonnaire, brave, et dévouée, une mère à deux visages. Finalement, sa physionomie m'importe peu, et je crois même qu'elle pourrait en changer chaque jour sans que cela ne me trouble ou ne me dérange, pourvu qu'elle continue à s'occuper de moi et à croire en l'Élu.

Dieu m'aurait-il envoyé une autre mère afin de me donner une seconde chance, celle de revenir en arrière et de changer l'histoire pour finir le Livre Sacré ? Si je veux saisir cette chance, je dois parler de toute urgence à la remplaçante de maman. Sans perdre un instant, je la rejoins à la cuisine. La trouvant occupée à ranger de la vaisselle, j'attends un instant qu'elle ait les mains vides, puis je la saisis par les épaules, la positionne bien face à moi, la regarde droit dans les yeux, et lui dis d'une voix glaçante :

– Attention maman, souviens-toi cette fois : si tu me vois taper à la machine, tu ne me parles pas, pas un mot ! Tu sais que je peux tuer si on me parle pendant que j'écris ! Tu le sais, ça !

Je n'ai pas besoin d'en dire davantage : la pauvre mère, terrorisée, ne pouvant prononcer un mot et acquiesçant d'un signe de tête, a enfin l'air d'avoir compris.

Au bout de quelques jours de cohabitation, ce matin même, l'événement tant attendu se produit enfin. Soudainement, tandis que je m'apprête à sortir pour faire les courses, la dernière phrase de mon livre, grâce à Dieu, me revient à l'esprit ! Je retire en accéléré mes souliers, mon manteau, et mon écharpe, me précipite une fois de plus sur ma machine à écrire, et suis sur le point de taper la précieuse phrase, quand ma nouvelle mère passe derrière moi en disant :

– Ne t'inquiète pas mon chéri, je ne parle pas, je ne fais que passer...

Un instant de distraction à cause d'elle encore, et la phrase est en train de m'échapper de nouveau ! L'histoire bégaye. Plus je m'efforce de la rattraper, de me souvenir, plus elle m'échappe, jusqu'à s'effacer complètement de mon esprit, une seconde fois.

En proie à une colère terrible, je commence à étrangler de nouveau mon incorrigible mère en hurlant :

– Mais tu ne peux pas te taire ! Tu ne peux donc jamais te taire ! Pas un mot ! Tu comprends maintenant ? Pas un mot ! Qu'est-ce que tu as dans le crâne ? Je t'avais prévenue pourtant ! Qu'est-ce que tu as dans le crâne ?!

Elle tente vainement de se débattre tandis que je serre sa gorge de plus en plus fort, jusqu'à ce qu'elle tombe, morte.

Quel rêve étrange... Je faisais juste ma sieste... Mais au fait, la dernière phrase, dans le rêve... Dieu me l'a envoyée dans le rêve... J'essaye de revenir en arrière, avant que cette

nouvelle mère ne répète l'erreur de me parler. C'était... Je cherche de toutes mes forces... C'était... non, ça ne revient pas, c'est peine perdue. J'abandonne.

Pour vérifier l'évidence, je vais dans le salon et retrouve maman à sa place, assise dans le fauteuil, toujours aussi morte.

J'ai bien fait de la tuer. S'il est vrai que je regrette sa présence pour les raisons que vous savez, je ne regrette pas mon geste. Et elle pourrait revenir cent fois en rêve ou en réalité pour empêcher l'achèvement du Livre Sacré, je la tuerais cent fois. Les femmes sont trop bavardes, il faut leur donner une leçon de temps en temps. Je regarde un instant maman, avachie dans son fauteuil, inerte, et, considérant son état déplorable, je lui dis avec conviction :

– Tu l'as bien mérité tout de même, ah oui, ça, tu l'as bien mérité.

Quel silence ! Je l'entends même avec la télévision en marche. Je n'ai plus la force d'attendre encore dans ce silence morbide.

J'ai cent fois appelé Celui qui ne répond jamais, cela suffit, j'ai ma fierté !

Tout de même, je ne comprends pas ce Dieu qui m'abandonne après m'avoir choisi.

J'ai rangé ma machine à écrire.

En revanche, j'ai toujours avec moi mon carnet et mon stylo. C'est idiot mais... sans y croire vraiment, je me dis qu'il y a peut-être encore une chance que Dieu revienne vers moi et me rappelle la dernière phrase de notre œuvre. Et de toute façon, ça prend si peu de place...

Maman commence à sentir. Je l'asperge régulièrement d'eau de Cologne, j'aère le salon, autant que possible en plein hiver – il ne faudrait pas que j'attrape froid tout de même –, et dès que je referme les fenêtres, je pulvérise des produits désodorisants jusque-là destinés aux toilettes. L'odorat est en pleine confusion et le résultat est un peu écœurant, mais je m'y fais.

Je me couche et me lève à n'importe quelle heure, me réveillant parfois au beau milieu de l'après-midi.

Je traîne dans les rues, je vais de bistrot en bistrot, pour changer un peu, je compare les cafés au lait, finalement, ils sont pareils partout. Pendant que je suis dehors, j'en profite pour passer à la boulangerie – une journée sans mes tartines

beurrées, c'est inenvisageable –, et une fois par semaine au supermarché. Je n'ai pas besoin de grand-chose. Ah si ! Je consomme une quantité phénoménale de désodorisants, je les achète par deux ou par trois, j'ai déjà essayé tous les parfums.

A la maison, je m'occupe :

Je passe un certain temps à chercher la place idéale des objets. Je rééquilibre les choses. Il doit y avoir une certaine symétrie dans leur agencement. L'ensemble doit être harmonieux. Par exemple, la vision de plusieurs objets d'un même côté sur la table m'étant insupportable, je rétablis l'équilibre en les répartissant : le napperon et le pot de fleurs artificielles de maman, toujours bien au milieu – là-dessus, elle avait raison –, et autour, les autres objets : mon cendrier ici – en attendant que je m'en serve –, non, un tout petit peu plus à gauche, maintenant, un millimètre plus à droite, voilà, et puis mon carnet et mon stylo, là, exactement là. Je regarde le résultat, je suis satisfait un instant, un instant seulement, puis je recommence : non, le cendrier plutôt là et le carnet avec le stylo, plutôt ici. Quand j'en ai fini avec la table, j'attaque les bibelots sur la commode. Là encore, je les déplace de quelques millimètres plus à gauche ou plus à droite, et quand tout est à ma convenance, je m'affale sur le canapé pour me reposer un peu. Souvent, à ce moment-là, j'ai envie d'une cigarette. Je me lève, je prends sur la table mon cendrier, mon paquet de cigarettes, mon briquet, mon carnet et mon stylo, défaisant ce que je viens de faire, pour les disposer – et rebelote ! – sur le guéridon... Et puis, quand je parviens à mettre fin à ce petit jeu,

j'ai d'autres occupations : toutes les deux heures au moins, je soigne mon nombril qui s'infecte de plus en plus depuis quelques temps, chaque fois que j'y pense, je me lime les dents frénétiquement, je prends particulièrement soin également de ma coiffure que je maintiens bien en place en rajoutant régulièrement de la brillantine, et je me lave les mains dix à vingt fois par jour depuis que tout me paraît sale (pour le plus sale, les poignées de portes, qui – d'après ce que j'ai entendu dernièrement à la télévision – sont infestées de bactéries, je crains qu'un lavage des mains après contact ne soit pas suffisant, alors je les actionne avec les coudes pour éviter toute contamination), enfin, il y a toujours ma petite sieste, la télévision pour me tenir compagnie pendant que je m'affaire ici et là, et que je regarde de temps en temps quand elle capte mon attention, et bien sûr, mes pauses café au lait-tartine beurrée...

Ainsi passe le temps.

Maman empeste de plus en plus. Les désodorisants ne suffisent plus et ce n'est plus tenable. Je vis en anorak toutes fenêtres ouvertes, la goutte au nez en permanence, et l'odeur persiste, atténuée seulement.

Et puis, maman s'assèche de jour en jour. Elle est à présent méconnaissable, elle n'est plus qu'un cadavre, un fardeau dont je ne sais pas comment me débarrasser.

Je me rappelle avoir entendu un jour dans un film que le meilleur moyen de faire disparaître un corps est de le découper en morceaux pour le brûler dans sa cheminée, en toute intimité. Mais la vue du sang m'écœure, et puis de toute façon, je n'ai pas de cheminée. Je ne vois pas de solution. J'ai beau chercher, je ne vois pas.

Je me lasse de mes petites occupations : déplacer des objets au millimètre près, tripatouiller mon nombril malade qui, je vous le concède, guérirait peut-être si je l'oubliais un peu, me limer les dents qui commencent à être trop courtes, me badigeonner les cheveux de brillantine jusqu'à obtenir un casque huileux, me laver les mains sans cesse jusqu'à irriter ma peau, mais ma volonté ne suffit pas à m'arrêter, et je suis

condamné à répéter les mêmes actions et les mêmes gestes du matin au soir.

Quant à mon grand réconfort, il ne l'est plus : les cafés au lait-tartine beurrée commencent à me donner la nausée. Je devrais peut-être me mettre au thé, avec biscotte à la margarine, mais j'ai horreur de ça. Voilà encore un problème inextricable.

L'odeur pestilentielle, le froid, une prolifération de manies emprisonnantes, la nausée... Est-ce là ma nouvelle vie ?

Tandis que je fais ma sieste en anorak sur le canapé, le téléphone sonne. Contrarié d'être dérangé, je me lève quand même pour aller répondre, curieux de savoir qui appelle.

C'est ma tante qui vient aux nouvelles, s'inquiétant de la santé de maman. Pour annuler le dimanche en famille, je lui ai dit samedi dernier que maman avait une mauvaise grippe.

Je m'efforce de nouveau de lui parler tout à fait normalement, d'un ton détaché, comme si rien ne s'était passé :

– Ah ! Bonjour ma tante ... Oui, j'allais t'appeler justement... tu sais, je crois que pour ce dimanche, il va falloir encore annuler parce que maman est toujours malade ... Oui, le médecin est venu hier et il a dit qu'il n'y avait pas de quoi s'inquiéter mais qu'il fallait qu'elle prenne bien son traitement, qu'elle continue à garder le lit, et qu'elle patiente ... Non, je ne peux pas te la passer, elle n'aurait même pas la force d'aller jusqu'au téléphone, tu verrais dans quel état elle est ! ... D'accord, je lui dirai ... Et puis je te tiens au courant ... Moi aussi j'espère ... Oui, je t'embrasse.

Je raccroche en me disant : qu'est-ce que je vais bien pouvoir lui raconter encore la semaine prochaine ? Et j'évacue cette question qui m'embarrasse en la remettant à plus tard.

Tout à coup, l'absence de vie est insupportable. Je viens d'entendre la voix bien vivante de ma tante, et de nouveau, le vide, plus personne. Ce vide finira par me rendre fou ! Il faut que je sorte d'ici, que j'aille n'importe où, mais que je sorte !

Je mets rapidement mes souliers, mon écharpe, sans oublier mon carnet et mon stylo que je glisse dans une poche de mon anorak, et c'est parti.

Enfin dehors ! De la vie, partout autour de moi ! Et cet air frais contrastant avec la puanteur de la maison ! Je le respire profondément : un pur plaisir ! Le bruit aussi me fait du bien, le bruit que fait la vie.

Tandis que je marche, sans but, dans cette joyeuse agitation de la période précédant les fêtes de fin d'année, je regarde avec ravissement les décorations de Noël dans les rues et les vitrines ; de tous côtés, des guirlandes lumineuses qui viennent égayer la grisaille de la fin de ce jour hivernal. Mais très vite, pour la première fois de ma vie, je sens ma gorge se serrer, pensant tout à coup : Noël... Plus de réveillons de Noël, plus de sapin à décorer, plus de... Plus rien. Je fuis la vision à présent insupportable des décorations de fêtes en baissant la tête et regardant mes pieds avançant sur l'asphalte, et je m'efforce de penser à autre chose. Tout ce qui me vient à l'esprit, c'est que j'ai des courses à faire demain, je dois racheter des désodorisants. A ce propos, dorénavant je prendrai du lait écrémé, ce sera plus léger.

Je ne cesse de marcher en regardant le sol, m'obligeant à ne songer qu'à des choses anodines, quand me viennent à l'esprit, avec une brutalité inouïe, de terribles questions qui ne m'avaient jamais effleuré jusqu'ici : et si mon père n'était qu'un pauvre fou ? Si la voix de Dieu que j'entendais n'était qu'une voix imaginaire ? Si l'inspiration n'avait rien de divin, si c'était mon esprit seulement qui s'était emballé, si tout cela n'était que divagation, si j'avais écrit seul un livre délirant ? Ma vie entière n'aurait été qu'un leurre, et cette histoire d'Élu, une invention ? Et je me rends à l'évidence : si j'avais été l'Élu, Dieu ne m'aurait pas confié une mission si importante pour s'en désintéresser au moment où elle était tout près d'être accomplie, il n'aurait pas laissé tomber ce fichu Livre Sacré ; si j'avais été l'Élu, depuis que maman n'est plus là pour m'interrompre en pleine inspiration, il aurait eu largement le temps jusqu'ici de me souffler une seconde fois la dernière phrase, cette phrase sans laquelle, je le répète, le livre, ainsi inachevé, est condamné à rester méconnu ; si j'avais été l'Élu, pourquoi m'aurait-il demandé d'écrire un livre destiné à toute l'humanité pour le laisser finalement dans l'ombre, complètement inutile et réduit à néant ? Alors... j'ose à peine y penser... je ne serais pas l'Élu ! Je ne serais pas l'Élu... Tout ce à quoi j'ai cru depuis ma naissance s'effondre en un instant. Et je pense à toutes ces années d'attente pour un délire, puis à toutes ces pages écrites pour rien ! « L'Élu de Dieu » ! Foutaise !

Je suis en train de me demander si mon amour-propre survivra à cette révélation, quand un passant me bouscule. Je relève la tête machinalement, et, coup du sort, me trouve face au bâtiment de l'ANPE du Show Business. Une idée me vient à l'esprit instantanément : à défaut d'être l'Elu, je pourrais devenir une star ! J'en ai bien l'allure et l'envergure ! J'aimerais bien me voir sur des affiches avec mon nom en gros, donner des interviews à la télévision, être adulé par les foules, avoir des fans...

Il n'y a pas de temps à perdre, ça va bientôt fermer ; je décide de tenter ma chance, et, confiant, j'entre dans le bâtiment.

Je prends un ticket numéroté en pensant : un jour, je ne serai plus un numéro.

J'ai horreur de la promiscuité, mais je n'ai pas le choix, je vais m'asseoir parmi d'autres. Eh bien, me dis-je en les regardant, on ne peut pas dire qu'ils aient des gueules de stars ! La concurrence ne sera pas trop rude !

Et j'attends mon tour en pensant : je repars à zéro, et en imaginant... en plus de la gloire et de la célébrité, un appartement immense dans les beaux quartiers, une villa à Cannes, avec piscine et vue sur la mer, un chalet à la montagne, une limousine avec chauffeur, le jet privé évidemment, en revanche, pas de yacht, j'ai le mal de mer, et puis du personnel, et une salle de bain avec une baignoire bien sûr, et aussi...

Je vois apparaître sur un petit cadran mon numéro de passage. C'est mon tour.

J'entre dans un petit espace cloisonné et m'assois face à une employée à l'air revêche. Sans me laisser intimider, je vais droit au but :

– Voilà, je cherche du travail comme acteur, mais pas des rôles secondaires, non, des premiers rôles dans des grosses productions, vous voyez...

– Avez-vous déjà travaillé comme acteur ? me demande-t-elle d'une voix lasse.

– Non, lui dis-je, mais il faut bien commencer !

– Avez-vous fait une école d'art dramatique ?

– Je n'ai pas besoin de prendre des cours, je me sens prêt à devenir une star. Ce qu'il me faut, c'est un petit coup de pouce, des rendez-vous avec des producteurs et des grands réalisateurs de cinéma, c'est pour ça que je viens ici, pour un petit coup de pouce... mon talent fera le reste.

La mégère me regarde comme si j'étais un extraterrestre et me dit :

– Mais Monsieur, on ne peut pas devenir acteur et avoir des premiers rôles, comme ça, du jour au lendemain ! Je vous conseille plutôt d'aller voir ma collègue au bureau de la figuration, c'est la deuxième porte à droite en sortant d'ici.

Et elle me congédie sans plus de civilités.

J'en ai le souffle coupé. De la figuration ! Voilà tout ce qu'on me propose : de la figuration !

Brutalement privé de toutes mes forces, je me lève lentement, quitte les lieux sans un mot, puis sors du bâtiment, avec pour seule idée de rentrer chez moi à présent, passant de

l'accablement à la révolte puis de la révolte à l'accablement durant tout le trajet.

– Tu te rends compte, dis-je à la dépouille de maman, à peine arrivé à la maison, on me propose de la figuration ! Moi ! De la figuration ! Heureusement que tu n'es plus là pour entendre ça !

Ce que je viens de dire me fait penser à quelque chose d'inimaginable jusqu'alors : et si je ne faisais dans le monde même que de la figuration... Je n'ai jamais été l'Elu de Dieu, et ne serai pas même une star. Mais oui, c'est hélas une évidence, la vérité m'apparaît tout à coup sans me ménager. Mon avenir est clair à présent : je végèterai dans l'anonymat jusqu'à la fin de mes jours, puis, ma mort passera inaperçue, et je ne laisserai aucune trace.

Voilà donc ce que je suis : je suis tout le monde, je ne suis personne, je suis n'importe qui.

Aujourd'hui je me suis pendu, voilà une bonne chose de faite.

Réalisé par Thierry Sajat
5, rue des Fêtes
75019 PARIS

06 88 33 75 24

Thierrysajat.editeur@orange.fr
<http://www.editionsthierrysajat.com>

Achévé d'imprimer en Octobre 2021
Dépôt légal 3^{ème} trimestre 2021